BIBLIOGRAPHIE

CATHOLIQUE

REVUE CRITIQUE

des Ouvrages de Religion, de Philosophie, d'Histoire, de Littérature, d'Éducation, etc.

destinée

AUX ECCLÉSIASTIQUES, AUX PÈRES ET AUX MÈRES DE FAMILLE,
AUX CHEFS D'INSTITUTION ET DE PENSION DES DEUX SEXES,
AUX BIBLIOTHÈQUES PAROISSIALES, AUX CABINETS DE LECTURE CHRÉTIENS,
ET A TOUTES LES PERSONNES QUI VEULENT CONNAITRE LES BONS LIVRES
ET S'OCCUPER DE LEUR PROPAGATION.

TOME LXI.

JANVIER A JUIN 1880.

BUREAUX :

PARIS, 7, RUE HONORÉ-CHEVALIER.

Abbeville, G. Retaux. — **Agen,** Mlle Pozzy. — **Amiens,** André-Guillaume. **Angoulême,** Malat. — **Avignon,** Aubanel. — **Blois,** Mlles Dezairs. **Bruxelles,** Goemaere, Quarré successeur, Haenen. — **Bourges,** Tripault. **Caen,** Chesnel. — **Cambrai,** Flameau, Mme veuve Carion. **Carcassonne,** Fontas et Abadie. — **Châteauroux,** A. Nuret et Fils. **Clermont,** Barthomeuf et Albaret. — **Dijon,** Ratel. **Grenoble,** Auguste Cote. — **Le Mans,** Leguicheux Gallienne. **Lille,** Bergès, Quarré fils. — **Louvain,** Desbarax. **Lyon,** Briday, Vitte et Perrusel. — **Malines,** Dessain. — **Marseille,** Bérard **Meaux,** A. le Blondel. — **Metz,** Ballet. — **Montauban,** Georges et Ferrié. **Montréal** (Canada), Cadieux, Dérome et Gravel. — **Nancy,** Vagner. **Nantes,** Libaros. — **Nevers,** Michot. — **Nice,** Pons, rue du Pont-Neuf. **Niort,** L. Clouzot. — **Nîmes,** Gervais-Bedot. — **Pau** et **Cauterets,** Cazaux. **Poitiers,** Bonamy, Neveu, successeur. — **Reims,** Deligne et Renart. **Rennes,** J. Plihon. — **Rouen,** Montargis, Fleury père, Fleury fils. **Saint-Brieuc,** Prudhomme. — **Saint-Etienne,** Planchet, 16, rue des Jardins. **Toulouse,** Privat. — **Tours,** Cattier. — **Troyes,** Lambert. **Valenciennes,** Boucher.



CHATEAUROUX. — TYPOGRAPHIE ET STÉRÉOTYPIE A. NURET ET FILS.

Celui qui est la source de toute grâce et de tout bonheur, et contribuer ainsi au bien qui se fait déjà dans l'Église, et qui doit augmenter encore. » (Préface, page 9.)

Dans toutes les communautés religieuses et dans un grand nombre de paroisses, d'institutions et de pensionnats, la dévotion au Sacré-Cœur est florissante. Or nul moyen plus propre à entretenir cette ferveur, et même à l'augmenter, que la lecture de cet ouvrage du père Etcheverry. Qu'on veuille bien en faire l'expérience ; et elle sera aussi heureuse que concluante.

Le livre se termine par un appendice sur la dévotion au cœur de Marie, car cette dévotion est une suite toute naturelle de la dévotion au cœur de Jésus ; et omettre d'en parler, c'eût été une grave lacune dans le plan de l'auteur, comme dans l'exécution de son ouvrage. Mais cet appendice est trop concis, et il indique à peine des points de vue qui demanderaient plus de développement. Nous aimons à espérer que, dans une seconde édition, le bon père voudra bien ne pas être aussi laconique à l'égard du saint cœur de Marie.

Il serait encore à désirer que cette seconde édition portât au bas des pages l'indication des ouvrages d'où ont été extraits les passages qui forment en faveur de la dévotion au Sacré-Cœur cette belle tradition historique qu'on peut appeler une vraie chaîne d'or. Dans la présente édition, l'auteur s'est contenté de citer les noms des auteurs ; et certes on peut l'en croire sur parole, mais aujourd'hui on veut quelque chose de plus.

DUCHASSAING.

4. 5. — 8. **EXPOSITION DU DOGME CATHOLIQUE** : *Perfections de Jésus-Christ* (Conférences de Notre-Dame de Paris) : par le T.-R. P. J.-M.-L. MONSABRÉ, des Frères-Prêcheurs. *Carême* de 1879. — In-18 jésus de 340 pages (seconde édition) ; — chez Baltenweck, à Paris ; — prix : 3 fr.

On connaît la haute éloquence du P. Monsabré, le rare talent du successeur des Dupanloup, des Ravignan, des de Place et des Félix, dans la chaire de Notre-Dame. L'illustre dominicain n'a pas seulement pour lui la splendeur littéraire du discours, le style abondant et peuplé de grandes, justes, brillantes images, la cadence et l'harmonieuse plénitude de la phrase : ce serait déjà, en ce temps d'études misérables et d'instruction tronquée, un mérite qui l'élèverait singulièrement. On n'admire pas moins sa

profonde et vaste science théologique, puisée à l'école de S. Thomas, la hardiesse et la sûreté de ses études sur les questions les plus difficiles de l'ordre supérieur et surnaturel, l'aisance avec laquelle il s'y meut, la chaleur entraînante de son exposition. Si, en certains endroits, on aimerait à le voir serrer son argumentation et ne pas laisser à l'auditeur le soin de formuler lui-même le syllogisme, il est partout si fort, si convaincu, si vraiment orateur, si nourri de vérité, qu'on n'oserait, semble-t-il, s'arrêter à la pensée d'un seul défaut. Et c'est lorsque nous donnons à la société des hommes pareils, aux académies de tels modèles, aux professeurs de philosophie de tels maîtres, que les pygmées d'un parlementarisme en déroute jettent des cris de terreur sur l'avenir des intelligences disciplinées par l'Église ! Pauvre temps que celui où l'insanité la plus lourde peut avoir cours ; pauvres hommes ceux qui s'en font les docteurs ou les esclaves ; pauvre atmosphère celle où on la respire à poumons dilatés !

C'est en 1873 que commença l'*Exposition du dogme catholique,* continuée les années suivantes jusqu'au carême dernier. Existence de Dieu, ses perfections, sa vie éternelle, son œuvre, son gouvernement ; la préparation de l'Incarnation, la personne de Jésus-Christ, aujourd'hui ses *perfections* : autant de sujets présentés, chacun pendant une station quadragésimale. Le volume que nous avons sous les yeux, deux fois édité en quelques mois, est donc celui des *Perfections* de Notre-Seigneur, et nous le devons analyser pour nos lecteurs.

La conférence par laquelle on débute est la trente-septième du cours, et il y en a six dans le livre : l'intelligence de Jésus, sa volonté, son cœur, sa sainteté, ses infirmités, enfin son sacerdoce. Sujets de haute contemplation, de métaphysique, assez difficiles à traiter dans des assemblées où le plus grand nombre des esprits n'ont guère les notions premières et indispensables pour saisir les idées de cette nature. Aussi l'orateur s'est-il attaché à procéder, en maint endroit, par descriptions et tableaux.

Quelle est la nature de l'*intelligence* dans le *Verbe* incarné ? quelle en est l'excellence ? de quelle science est-elle ornée ? « Jésus est Dieu, mais en même temps il est homme parfait. Pour » la vérité de mon salut, je dois reconnaître en lui ma nature » tout entière : or, ma nature n'est entière que lorsqu'elle est

» munie de toutes ses facultés essentielles. Amputez mon corps,
» retranchez un de ses membres, ma main, mon bras, je ne cesse
» pas d'être homme ; mais ne touchez pas à mon âme, car l'être
» humain va s'évanouir. (P. 8.) » Il y a en Jésus-Christ une intelligence semblable à la nôtre, sans quoi il ne serait pas véritablement homme. Voilà ce que les plus anciens apologistes du dogme catholique ont compris et proclamé contre les assertions de l'hérésie. « Sans doute la science incréée remplit dans la per-
» sonne du Christ le rôle d'illuminateur ; mais l'intelligence hu-
» maine, réflecteur actif et vivant, s'approprie les rayons qu'elle
» reçoit d'en haut et fait sa propre science, sa propre perfection (p.
» 11). » C'est l'intelligence supérieure à toutes celles que le souffle de Dieu a créées ; intelligence dans laquelle se concentrent toutes les lumières participées de la lumière infinie ; intelligence maîtresse, à laquelle doit se soumettre toute âme vivante ; intelligence typique, que Dieu prédestinait à la royauté des esprits. Et comment la définir, la dépeindre, l'embrasser dans sa grandeur ? Nous connaissons le temps de son apparition, la merveilleuse doctrine qu'elle a enseignée, le lieu où elle réside, mais nous ne saurions aller plus loin dans la compréhension. Cest le *Verbum plenum veritatis,.... in quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ Dei absconditi*. Intelligence douée de la vision béatifique, c'est-à-dire de la contemplation de l'essence divine : car s'il est, sous les portiques éternels, tant d'êtres glorifiés qui en jouissent, c'est au Rédempteur, le premier des prédestinés, qu'ils le doivent. Cause et exemplaire de cette prédestination, principe de la vision béatifique elle-même, le Christ pourrait-il être privé de ce qu'il donne? Et c'est pourquoi il ne peut avoir la foi : il voit. De là encore en lui la science *infuse*. « Tête du monde entier, roi de la créa-
» tion, rien dans son empire ne peut échapper à la pénétration
» de son regard. Que les rois d'un jour, qui gouvernent en pas-
» sant les sociétés humaines, vivent loin de leurs sujets et n'en
» connaissent que l'élite .... : mon Sauveur, roi universel et
» éternel, ne doit rien ignorer. Les phalanges lumineuses du
» monde invisible, dont notre raison ne peut que soupçonner
» l'existence, il voit leur nombre immense, leur ravissante harmo-
» nie, leurs mystérieuses opérations, leurs bienfaisants minis-
» tères, leur ineffable béatitude. Les sphères innombrables qui
» peuplent l'espace, il les compte, suit de l'œil leur marche sa-

» vante, et lit dans leurs ténébreuses entrailles comme dans un
» livre ouvert. Les forces cachées de la nature, il en découvre
» toutes les affinités, il en contemple l'accord et la magnifique
» unité. Les beautés qui font rêver les poètes et les artistes, il les
» embrasse toutes d'un seul regard, et jouit avec ravissement
» de leurs charmes variés. Sa science profonde pénètre à l'infini
» tout ce qu'il y a de virtualité dans chacun des êtres existants,
» et il pourrait dire ce qui serait si l'immense fécondité des causes
» créées réalisait sa puissance. » (P. 32). Il est le centre glorieux du gouvernement divin, le docteur des âmes, possédant toute vérité communicable. — A cette science infuse se joint une science *acquise* : car le Christ serait incomplètement homme s'il laissait dormir en lui la force intellectuelle qui, saisissant les images que perçoivent les sens, les transforme et s'élève dans le monde des idées, s'il n'ajoutait à la sainte joie de recevoir d'en haut la noble joie d'acquérir par lui-même. Telle est l'expresse doctrine de St. Thomas. (*Summæ* III[a] parte, quæst. 9, *a.* 4). — Mais comment ces trois sciences de l'Homme-Dieu, toutes les trois universelles dans leur ordre, subsistent-elles sans se confondre ? « J'adore ce mystère, mais je ne le comprends pas. Ce
» que je comprends, c'est que le concours des trois sciences est
» nécessaire à la perfection du Christ, et répond aux exigences de
» son éternelle primauté. Ce que je comprends, c'est qu'il ne peut
» y avoir aucune superfétation quand, pour accomplir ses des-
» seins, Dieu met la science d'un être en rapport avec son état.
» Ce que je comprends, c'est que la lumière ne peut pas être en
» lutte avec la lumière, que les sciences du Christ doivent se
» confirmer et se perfectionner l'une l'autre, que dans ce monde
» intellectuel l'harmonie la plus parfaite doit régner entre la
» plénitude constante et le progrès » (p. 37). *Proficiebat sapientiâ et ætate*. Il n'en est pas moins certain, contrairement à une opinion émise par M. l'abbé Bougaud en son dernier ouvrage, et que nous avons oublié de relever dans notre compte-rendu ; il n'est pas moins sûr que Jésus-Christ a possédé la plénitude constante de la vision béatifique et de ses joies, de la science infuse et de ses ravissements, dès le premier moment de sa conception. L'enseignement commun l'affirme ; il y aurait témérité à s'en éloigner. — Et le P. Monsabré conclut de cette conférence que la science du Christ est l'exemplaire de toute science, qu'elle est

la force de notre propre intelligence, en même temps que la consolation de nos cœurs chrétiens.

La volonté dans le Verbe incarné. Cette volonté est libre comme la nôtre : ce qui la distingue et l'élève à des hauteurs divines, c'est sa rectitude incomparable, sa puissance souveraine. — Évidemment, en nous la qualité de rectitude, vu notre infirmité et nos tenèbres, n'est que relative ; elle ne s'harmonise pas pleinement et toujours avec le divin vouloir. En Jésus, si· Exempt du premier péché, il n'en a lui-même commis pas un seul ; et il ne le pouvait pas, car il est impeccable. Or, à l'instant même où cette volonté du Seigneur entrait pleinement dans celle de Dieu, elle se trouvait investie d'une puissance toute divine, soit dans la mystérieuse économie de l'humanité sainte, soït dans la préparation et l'établissement de l'œuvre évangélique. De là en N.-S. le pouvoir des miracles, l'obéissance de la nature à sa parole et à ses ordres. — Ici, des notes savantes et intéressantes traitent de ce grand mystère de l'impeccabilité et de la liberté réunies dans une même âme. Nous ne pouvons que les indiquer. — « Je vous remercie, mon Sauveur, de m'avoir révélé la noblesse » d'une vertu méconnue, et de me montrer la parfaite rectitude » dans le pieux esclavage de la volonté. L'orgueil du siècle vou» drait que la volonté humaine, débarrassée de tous les liens, ne » prît sa règle qu'en elle-même. Il s'obstine à confondre ces deux » choses : l'indépendance et la liberté. Fatale erreur, qui dé» prave ces âmes et met toute les sociétés en souffrance. La li» berté qui ne veut dépendre de rien devient bientôt victime des » plus honteuses et des plus ridicules influences. C'est parmi les » prôneurs et les amoureux d'indépendance qu'on rencontre, » d'ordinaire, les esclaves des passions, les serviteurs humiliés » des despotes, les naïfs admirateurs et les valets complaisants » des aventuriers et des comédiens politiques qui profitent des » mauvaises heures pour agiter le peuple. Juste et amer châti» ment que Dieu réserve aux individus et aux sociétés qui croient » s'affranchir en retirant leur volonté des voies de la véritable » obéissance. » (P. 82).

Le *cœur* de Jésus-Christ. La rectitude et la puissance de Notre-Seigneur se fondent et s'expriment dans un acte sublime et touchant pour lequel nous avons imaginé comme une faculté à part. L'acte s'appelle amour, la faculté s'appelle le cœur. Quel fut l'a-

mour de Jésus ? pourquoi la forme sensible sous laquelle l'Église propose cet amour à notre culte ? *Accedet homo ad cor altum, et exaltabitur Deus.*

Bornons-nous à marquer brièvement les divisions des autres conférences, toutes rédigées avec la même profondeur d'aperçus, la même éloquence et le même feu.

La *sainteté* du Christ, considérée en lui comme l'accumulation des dons divins qui unissent l'être intelligent et libre au souverain bien. C'est tout un traité, par concomitance, de la sainteté dans l'homme. Jésus forme toute sainteté par son exemple ; il mérite toute saintete ; tête du corps mystique de l'Église, il répand en elle toute sainteté, comme notre tête charnelle fait jaillir sa vitalité dans tous les membres du corps humain.

Les *infirmités* du Seigneur. Il les a prises librement. « L'économie est si sage, la dispensation si prudente, toutes choses » sont tellement ménagées, dit Bossuet, que la perfection paraît » tout entière, et l'infirmité tout entière : enfin tout cela est admirable. »

Dernière conférence : le *sacerdoce* de Jésus-Christ. Magnifique sujet, le résumé pour ainsi dire de toute la religion. Jésus n'est-il pas, avant tout, médiateur ? Par conséquent, il est prêtre, le prêtre par excellence. Tout est nouveau dans l'institution de son sacerdoce : la personne, les fonctions, la durée. — « Mes vénérables et bien-aimés frères en sacerdoce, l'impie ne se méprend » pas sur notre dignité. Pour justifier les injustes fureurs dont » il nous poursuit, il nous accuse de vouloir perpétuer le règne » de l'ignorance et de la superstition : mensonge ; — d'exploiter, » au profit de notre ambition ou de notre cupidité, les instincts » religieux du peuple : mensonge ; — d'envahir sur les droits » des pouvoirs temporels : mensonge ; — de rêver la ruine des » plus saintes libertés pour établir le despotisme d'une caste » sacrée : mensonge ! Ce ne sont point là les crimes qu'il poursuit en nous. Dans le fait, nous ne sommes coupables, à ses » yeux, que de lui rappeler l'éternel Pontife dont le pardon, inefficace pour son âme corrompue, l'accuse d'ingratitude et de » trahison devant Dieu et devant les hommes. S'il pouvait détruire, sans nous toucher, le prêtre par excellence, il lui serait indifférent qu'il y eût des prêtres dans le monde. Les lamas, les bonzes, les derviches, les muphtis, les rabbins, les mi-

» nistres des sectes protestantes, ne le gênent guère ; mais dans
» le prêtre catholique il voit le Christ : voilà le secret de ses
» colères et de ses sinistres projets...» (P. 295).

V. POSTEL.

4. 5. — 9. **HISTOIRE DE L'ESCLAVAGE DANS L'ANTIQUITÉ**, par H. WALLON, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, doyen de la Facultés des lettres de Paris, deuxième édition. Paris, Hachette (1879), 4 vol. in-8° de 168-448 ; 520 et 560 pages, — prix 22 fr.

Le livre dont nous nous occupons aujourd'hui, est destiné à élucider, sous l'un de ses aspects principaux, l'une des questions les plus douloureuses et aussi les plus complexes, que présentent les annales de l'humanité. Il mérite à ce titre que nous lui consacrions un article assez détaillé, bien que nous n'ayions ici qu'une seconde édition, l'ouvrage ayant paru pour la première fois en 1847.

M. Wallon débute par une émouvante introduction sur LA TRAITE DES NOIRS [1]. L'auteur y stigmatise avec une juste indignation ce honteux commerce qui n'eut d'autre mobile que le sordide appât du lucre, que l'Église réprouva dès qu'il commença à s'exercer, et qu'elle aurait étouffé dans le berceau si, à cette date du XVI° siècle, les sentences et les anathèmes de Rome avaient eu, comme au moyen age, force de loi devant la puissance civile.

M. Wallon entrant ensuite dans le cœur de son sujet divise *son ouvrage* en trois livres, chacun de ces livres devant former un volume entier. Le premier expose ce qu'a été l'esclavage en Orient et en Grèce avant le christianisme ; le second ce qu'il a été à Rome jusqu'à l'époque des Antonins ; le troisième, ce qu'a fait l'Église non pour abolir d'un trait de plume l'esclavage, c'eût été bouleverser la société, mais pour le transformer peu à peu, et lui substituer la vraie liberté, celle de l'Évangile.

L'Orient proprement dit, Palestine, Égypte, Inde, etc., n'occupe pas longtemps l'HISTORIEN DE L'ESCLAVAGE DANS L'ANTIQUITÉ, les documents authentiques ou suffisamment étendus faisant défaut [2], mais la Grèce et Rome sont étudiées dans le plus grand détail, et d'une manière à peu près identique.

---

1. *Hist. de l'Esclavage*, t. 1. p. 1-168.
2. *Ibid.* t. 1. p. 1-61.

On constate en premier lieu que l'esclavage avec ses *fonctions* et ses *devoirs* souvent dégradants existait en Grèce dès les temps héroïques chantés par Homère et à Rome dès le temps des rois. Cependant à cette époque primitive, moins de bras y étaient condamnés et le travail des champs n'avait pas cessé d'être en honneur, mais quand vint l'époque des guerres de conquête, pour la Grèce comme pour Rome, le cadre de l'esclavage s'étendit considérablement, les populations vaincues furent soumises en masse au servage le plus dur et le plus abrutissant (témoins les Ilotes, dont le nom est resté proverbial). Le travail des champs cessa simultanément d'être en honneur et ne fut plus imposé qu'aux esclaves [1].

Les *sources* de l'esclavage, en Grèce comme à Rome, furent toujours la génération, la guerre et la piraterie (Liv. I, chap. 5 ; liv. II, chap. 2).

L'*emploi* des esclaves ne se bornait pas aux travaux intérieurs de la maison et aux travaux des champs ; les maîtres en abusaient encore souvent pour la prostitution ou d'autres usages presque aussi repoussants (Liv. I, chap. 6 ; liv. II, chap. 3). Les esclaves se vendaient à l'encan, souvent moins cher qu'une bête de somme.

Leur nombre était considérable en Grèce comme à Rome, cependant les proportions n'étaient pas les mêmes partout. En Grèce, les esclaves formaient environ le double de la population libre [2] ; à Rome, ils n'ont pas atteint ce chiffre, d'après notre auteur, mais à cela il trouve un démenti chez plus d'un historien [3].

Quelle était à Rome et en Grèce la condition des esclaves tant dans l'intérieur de la famille que devant la loi et les pouvoirs publics ?

L'historien de l'Esclavage dans l'antiquité s'est appliqué avec le plus grand soin à mettre en lumière cette question capitale, et il ne lui a pas été difficile d'établir que cette condition était déplorable en elle-même, et par les abus qu'elle entraînait, de beaucoup inférieure à celle de nos ouvriers d'aujourd'hui [4].

---

1. *Hist. de l'Esclavage*, t. 1, ch. II, III et IV. t. 2, ch. I.
2. *Ibid.*, t. 1, p. 282, etc.
3. *Ibid.*, t. 2, p. 157, etc.
4. *Ibid.*, t. 1, ch. IX, t. 2, ch. IV et VI

A. — 32. **MŒURS ET CARACTÈRES DES PEUPLES** (*Asie, Amérique, Océanie*) par Richard Cortembert. — 1 vol. in-8°, avec 59 gravures de 290 pages (1879), librairie Hachette ; — prix : 5 fr.

Ce volume est de la même famille que le *Voyage pittoresque à travers le monde*, et les *Mœurs et caractères des peuples* (*Europe, Afrique*). A l'aide des nombreux renseignements que renferment ces trois volumes, il est permis de faire d'utiles et de frappantes comparaisons entre les mœurs de tous les peuples. Le côté le plus intéressant et le plus instructif dans les livres de voyages est la peinture des mœurs et des caractères. Dans les descriptions, l'imagination joue un grand rôle, et la main du temps ainsi que celle des hommes change l'aspect des villes et des paysages. Les mœurs ont une durée plus longue, et l'écrivain qui les fait connaître est obligé de les étudier sur place, de s'entourer de documents sérieux et positifs. M. Cortembert s'est appliqué précisément à grouper avec méthode les faits les plus saillants qui caractérisent chaque peuple. Son ouvrage est composé d'extraits empruntés aux meilleurs livres de voyages. Il abonde en pages curieuses, en tableaux variés, et s'adresse à tous. C'est à bon droit qu'un critique éminent a désigné ce recueil sous le nom de *Noël et Delaplace géographique*.

Denieul.

4. — 33. **NOTRE-DAME DU SACRÉ-CŒUR**, *mieux connue et son association pour le succès des causes difficiles et désespérées,* par le R. P. Chevalier, supérieur des missionnaires du Sacré-Cœur, Nouvelle édition approuvée par Mgr l'archevêque de Bourges et honorée d'un bref de Sa Sainteté Léon XIII. — Chez les Missionnaires du Sacré-Cœur, chez M. Gaignault, éditeur à Issoudun (Indre) ; — 2 fr., par la poste 2 fr. 50.

Ce livre s'adresse surtout aux âmes pieuses, mais il a de quoi tenter la curiosité des plus incroyants. L'œuvre dont il relate l'histoire est un fait immense, un événement prodigieux dans le monde catholique. Deux vicaires de la grande paroisse d'Issoudun, deux jeunes prêtres fort inconnus jusque-là, sont effrayés de leur isolement au milieu de cette population ; ils ont le cœur navré du peu de succès de leur ministère ; ils s'en entretiennent tristement, un soir, et voilà que tout à coup ils se mettent à genoux devant une petite table, au pied d'une petite statue de la sainte Vierge et s'écrient : Notre-Dame du Sacré-Cœur

priez pour nous ! Notre-Dame du Sacré-Cœur ; ce nom est sorti de leur cœur par un élan de piété ; c'est un vocable inconnu dans le langage de l'Eglise : Pourquoi est-il venu spontanément sur leurs lèvres ? Ils ne s'en rendent pas compte. Mais ce nom, sans doute, a été entendu dans le ciel, il a été agréable au cœur de la mère de Dieu et au cœur de son divin fils le Sauveur des hommes, il répond sans doute aussi aux aspirations de la piété, car voici qu'il est répété d'un bout de l'univers à l'autre, les grâces descendent du ciel et font des prodiges pour la conversion des pécheurs, la guérison des malades, la consolation des affligés. Une congrégation nouvelle d'apôtres zélés se forme autour du Père Chevalier ; la modeste statuette se transforme, son image vénérée se multiplie, reproduite par la pierre, le bronze, le marbre, l'argent et l'or ; elle resplendit entourée de la lumière de lampes précieuses sous les voûtes élancées d'un temple magnifique ; les pèlerins accourent en foule de toutes les parties du monde ; le cœur du Souverain Pontife en est touché et le vénérable Pie IX, de douce et sainte mémoire, accorde à l'image vénérée de Notre-Dame du Sacré-Cœur les honnèurs solennels du couronnement. Le diadème d'or préparé pour cette fête étincelle de diamants et quand il est apporté pieusement par l'illustre archevêque de Bourges le prince de la Tour-d'Auvergne, douze ou quinze prélats de l'Église de France marchent à sa suite en habits pontificaux. D'éloquents discours sont prononcés successivement pendant ce jour béni ; où l'on entend par-dessus toutes les autres la voix autorisée d'un grand évêque, aujourd'hui l'un des princes de l'Église, et le digne successeur de saint Hilaire dans la ville de Poitiers. Ce n'est pas encore assez pour Notre-Dame du Sacré-Cœur ; la voilà qui prend possession de l'un des sanctuaires de la Ville éternelle, sous les yeux du Souverain Pontife, au pied, de la colline du Vatican.

Évidemment un tel récit ne saurait être que du plus haut intérêt. Ce n'est cependant pas ce côté saisissant que le Père Chevalier paraît avoir voulu mettre en lumière. Les événements ne sont point condensés dans son livre, comme nous venons de le faire pour ce court résumé. Chaque fait arrive successivement accompagné et suivi de réflexions pieuses et surtout de raisonnements théologiques, car l'auteur a voulu particulièrement démontrer la légitimité dogmatique du culte de Marie, sous le vocable

de Notre-Dame du Sacré-Cœur. Cette démonstration avait déja été faite et bien faite par le Cardinal de Poitiers ; pourquoi donc y revenir et fixer l'attention sur ce point par cette expression, *mieux connue*. C'est sans doute à l'occasion de quelques contradictions qui seront arrivées jusqu'au R. P. Chevalier, sans que le public en soit informé. Nous nous souvenons bien cependant de l'émotion qui se produisit dans le monde catholique, lorsque, dans le groupe vénéré à Issoudun, on signala à la Congrégation des Rites comme trop expressive l'attitude de l'enfant Jésus, qui pourtant n'est pas nouvelle, dans la statuaire religieuse, car il nous souvient à nous-même d'avoir vu un groupe à peu près semblable, que Ducange, dans son Dictionnaire, donne comme la copie d'une image vénérée à Constantinople au Vme siècle.

Quoi qu'il en soit, cette émotion a été bien vite calmée ; on s'en souvient à peine, mais le Réverend Père Chevalier pourrait bien y avoir été sensible, car la contradiction qui vient des honnêtes gens a un tout autre caractère que celle des impies. Sainte Thérèse l'avait souvent éprouvé ; et ses historiens racontent qu'elle ajoutait à ses prières cette invocation : Mon Dieu, délivrez-nous de la contradiction des honnêtes gens.

S'il en a été ainsi pour le R. P. Chevalier, les lecteurs ne s'en plaindront pas, car cela leur aura donné l'occasion de lire un petit traité dogmatique fort bien fait sur le culte de la très sainte Vierge. L'auteur a suivi dans ce travail la marche si bien tracée par ses illustres devanciers, le R. P. Ventura et M. Nicolas. Il suffit de lire les titres et l'ordonnance de chaque chapitre pour voir que le R. P. Chevalier les a pris pour guides et pour modèles en donnant à leur doctrine le caractère particulier que réclamait sa thèse. Nul assurément n'est plus autorisé à parler de Marie, de sa puissante protection, des grâces sans nombre qu'elle obtient de son divin fils, que le R. P. Chevalier. Chaque jour lui arrivent par centaines des lettres de tous les points du monde, dans lesquelles se reflète d'une manière vive et touchante la piété des âmes, qui ont été exaucées. Il doit y avoir un grand charme à recevoir de telles communications. Pour moi, disait Monseigneur Gerbet, je prête l'oreille aux sons que rendent les âmes pieuses beaucoup plus qu'à la voix du génie. L'homme qui a chaque jour ce bonheur doit y trouver des lumières célestes, et quand il prend la plume pour rendre témoignage de ce qu'il a

entendu, on doit l'écouter avec respect. On peut dire de lui que c'est un homme bien informé.

Le R. P. Chevalier a cru devoir reproduire quelques-unes de ces lettres, et ce n'est pas le chapitre le moins intéressant de son livre. Puis viennent les brefs des Souverains Pontifes et les lettres des évêques, qui toutes sont des approbations motivées de la dévotion à Notre-Dame du Sacré-Cœur et des félicitations pour le bien qu'elle produit dans leur diocèse.

On accorde aujourd'hui trop d'importance à la statistique pour que le R. P. Chevalier n'ait pas songé à en mettre un peu dans son livre. Il a donc donné, diocèse par diocèse, le nombre des associés inscrits dans le monde entier. Ce nombre est immense, et dans cette nomenclature d'évêchés et de vicariats apostoliques dans les deux Amériques, les Indes, l'Océanie, se rencontrent des noms qui suffiraient à eux seuls pour former un cours complet de géographie.

L'ouvrage se termine par l'indication des pratiques pieuses et la reproduction de prières à l'usage des associés, toutes favorisées d'indulgences spéciales par le Souverain Pontife.

Par l'analyse que nous venons d'en faire, on voit donc que l'ouvrage du R. P. Chevalier est en même temps, un traité dogmatique, une histoire intéressante, un livre de méditation et un manuel de prières : voilà bien des titres pour le recommander aux âmes chrétiennes. C. d'AIGURANDE.

5. 6. — **34. PHILOSOPHES MODERNES ÉTRANGERS ET FRANÇAIS**, par Ad. FRANCK, membre de l'Institut. — 1 vol. in-18 de XI-420 p. — Paris, Librairie académique, Didier et Cie.

L'auteur de ce livre, M. A. Franck, est l'un des représentants les plus éminents de l'école de V. Cousin, par le nombre et l'importance de ses publications, par sa science et son talent.

Il a le premier fait connaître au grand public cette doctrine panthéiste, aussi brillante que chimérique et téméraire, qui a pris naissance chez les Juifs environ deux cents ans avant l'ère chrétienne, et qui, sous le nom de Kabbale, circula secrètement parmi eux jusqu'à la fin du XVe siècle, époque où elle commença à éveiller l'attention des savants. Il a publié depuis, successivement, un *Traité de la Certitude*, une *Esquisse de l'histoire de la Logique au XVIIIe siècle*, une *Philosophie du droit pénal*,

« 15 septembre 1571. — Jean Pollet, natif de Bailleul, a été condamné à être fustigé pour être allé à diverses reprises à Calais pour se mettre en communications avec des fugitifs en Angleterre afin de susciter des troubles, et s'être chargé de faire parvenir de France en Angleterre et vice versa des lettres et des objets mobiliers, etc. »— Cet autre encore : « 15 avril 1573. — Pacho Thibault, natif d'Amentières, a été exécuté par la corde pour complicité avec les conspirateurs qui ont voulu surprendre la ville de Nieuport. (t. 4, p. 217). » Ces exemples sont pris au hasard ; il serait trop long d'en citer davantage. Il suffira de dire que ces documents font agir et parler devant nous une foule de personnages vraiment historiques, les princes, les gouverneurs, plusieurs chefs militaires, les évêques de la contrée.

Les tables qui terminent l'ouvrage méritent une mention spéciale. Puisse la société qui a publié ces quatre beaux volumes pousser cette publication jusqu'à la fin des troubles.

Dom PAUL PIOLIN.

A. *. — 47. **VIE DE M. DUPONT**, *mort à Tours en odeur de sainteté le* 18 *mars* (1876) *d'après ses écrits et autres documents authentiques* par M. l'abbé JANVIER, doyen du chapitre de l'Église métropolitaine de Tours, prêtre de la Sainte-Face ; Tours, Oratoire de la Sainte-Face. — Paris, Larcher (1879). — 2 in-8° de XVI-534, 564 pages. Prix : 12 fr.

La ville de Tours et les populations environnantes conduisaient comme en triomphe à sa dernière demeure, le 20 mars 1876, un pieux laïque, que la voix publique, appuyée sur des faits nombreux et avérés, sur tout un ensemble de circonstances extraordinaires, avait proclamé de son vivant LE SAINT, LE THAUMATURGE DE TOURS. Il était juste que la vie de ce grand chrétien ne tombât pas dans l'oubli, il était juste que les admirables exemples de vertu qu'il avait donnés pendant tout le cours d'une assez longue carrière (78 ans) fussent pieusement recueillis afin de servir à l'édification et à l'instruction d'un grand nombre : en d'autres termes, il était nécessaire que l'on s'occupât de retracer avec les développements convenables le récit de la vie de cet homme de foi, l'exposé des étonnants fruits de salut réalisés par cet apôtre d'un nouveau genre, qui n'avait jamais quitté les rangs de la laïcité.

M. l'abbé Janvier, doyen du chapitre métropolitain de Tours, vient de s'acquitter de ce rôle avec un éclat et une distinction, qui ne peuvent manquer de lui concilier bien des suffrages. Il était plus compétent pour cela que nul autre, croyons-nous pouvoir dire, moins encore, peut-être à cause de sa connaissance profonde de la théologie mystique et des voies de Dieu sur les âmes, qu'en raison des rapports fréquents, ininterrompus et remontant à une date déjà ancienne (1841) qu'il n'avait cessé d'entretenir avec M. Dupont.

Il eût été difficile également de rencontrer plus de tact, de discrétion, de distinction, d'aptitude aux travaux littéraires. M. l'abbé Janvier en effet n'en est plus à faire ses preuves. Son *Histoire de saint Pierre,* sa *Vie de la bienheureuse Jeanne de Maillé* et plus d'un autre récit lui ont fait un nom dans l'hagiographie. Quant aux anciens lecteurs de la *Bibliographie*, ils se rappellent sans doute que le doyen actuel du chapitre de Tours a été longtemps l'un des Rédacteurs les plus assidus de cette Revue[1].

On aurait pu craindre cependant que comme M. Dupont n'avait point eu *de vie publique*, n'avait été mêlé en rien aux événements politiques contemporains, le récit de ses actions ne présentât non plus qu'un médiocre intérêt, et ne revêtit un certain caractère de monotonie peu propre à éveiller l'attention. Son historien a su éviter cet écueil, et nous donner un récit palpitant d'intérêt en groupant avec art tous les faits secondaires et de même nature autour de quelques points saillants, qui deviennent le sujet d'autant de chapitres ; en semant à pleines mains les anecdotes piquantes, les saillies d'esprit, les reparties originales ; en montrant que la plupart des grandes œuvres de piété et de charité, qui ont été réalisées en France depuis quarante ou cinquante années, ont trouvé en M. Dupont soit un inspirateur éclairé du ciel et par conséquent peu sujet à se tromper, soit un appui et un soutien assuré et puissant en toute occurrence.

L'auteur a naturellement adopté l'ordre chronologique, le seul acceptable dans une vie de ce genre, mais néanmoins le plan qu'il a suivi lui a permis de ne pas s'y astreindre d'une manière

1. V. *Bibliographie catholique* années 1850-1874 ?

trop rigoureuse. Une rapide analyse de tout l'ouvrage va nous en fournir la preuve.

M. Léon Dupont, né à la Martinique le 26 janvier 1797 de parents d'extraction bretonne, appartenait à une familleriche et considérée, et reçut une excellente éducation, partie en Amérique, partie en France. Sa jeunesse fut pure et pieuse. Cependant rien ne pouvait y faire présager le haut degré de sainteté, auquel M. Dupont devait s'élever dans la suite. Il se maria en 1827, mais il perdit sa femme dès 1833. Resté seul avec sa mère et une fille unique, il prit le parti de repasser en France et se fixa à Tours (juillet 1834) [1].

Dès le début de son séjour en cette ville, qu'il ne devait plus quitter, il se montra en toute occasion chrétien pieux, incapable d'aucun respect humain. Ce ne fut guère toutefois qu'en 1837 ou même plus tard qu'il rompit ostensiblement avec le grand monde, ses fêtes et ses plaisirs même légitimes, pour n'employer désormais sa fortune et ses loisirs qu'à la prière ou à des œuvres capables de procurer la gloire de Dieu, le bien du prochain, le salut des âmes, la régénération de la France [2]. Parmi les premières œuvres, dont il s'occupa, et qui lui durent leur naissance et leur progrès à Tours, nous pouvons signaler après son historien les conférences de Saint Vincent-de-Paul, l'Institut des Petites-Sœurs des Pauvres, l'Adoration de jour et de nuit du Très Saint Sacrement et surtout la restauration du culte et de la Basilique de Saint-Martin [3].

Le premier volume de M. Janvier se termine avec ce dernier sujet, mais l'auteur a trouvé moyen d'y intercaler chemin faisant divers épisodes comme ceux de William Palmer et du capitaine Marceau [4] ou des études d'ensemble comme celles qui ont trait aux luttes de M. Dupont contre Satan, qui sont de nature à exciter le plus vif intérêt [5]. La double restauration du culte et de la basilique de Saint-Martin,si importante en elle-même, se rattachait d'une manière fort intime à un autre objet, qui a encore préoccupé davantage le SAINT HOMME DE TOURS ; nous avons

---

1. *Vie de M. Dupont*, t. 1. p. 1-36.
2. *Ibid.*, p. 35-60.
3. *Ibid.*, p. 81, 232, 281, 384.
4. *Ibid.*, p. 90, 354.
5. *Ibid.*, p. 437-472.

nommé l'œuvre DE LA RÉPARATION des outrages faits à la majesté divine par le blasphème et la violation du saint jour du dimanche. M. Dupont fut amené à faire de cette œuvre son vrai centre d'attraction par suite de ses rapports (juillet 1843-juillet 1848) avec une Carmélite de Tours, la vénérable sœur Saint-Pierre, à laquelle Notre Seigneur avait fait sur ce sujet des révélations très remarquables [1]. L'apparition de la Salette (sept. 1846) ne fit que le confirmer dans son dessein, et rendre son zèle plus actif [2]. Ce ne fut cependant qu'au mois d'avril 1851 qu'il transforma son salon en véritable oratoire, en l'ornant d'une sainte Face devant laquelle une lampe brûla désormais jour et nuit [3].

On sait que la SAINTE FACE, telle qu'elle est ordinairement représentée d'après l'image imprimée sur le voile *de sainte Véronique*, était considérée par M. Dupont et par la sœur Saint-Pierre comme *le signe extérieur et sensible de la réparation.*

Rien n'a tant contribué à populariser le nom de M. Dupont que les sentiments de piété et de confiance dont il était animé à l'égard de Notre Seigneur ainsi considéré. La réputation si méritée de *saint et de thaumaturge*, dont il a joui, il la dut principalement aux prodiges de tout genre, que l'efficacité des prières faites devant cette adorable image a obtenus de la miséricorde divine. M. l'abbé Janvier a recueilli avec le plus grand soin et analysé avec une tendre piété tous les documents relatifs à ces faits miraculeux, qui formeront sans nul doute plus tard l'une des pages les plus étonnantes de l'histoire religieuse de notre siècle. Le pieux doyen a consacré à cette étude une bonne partie de son tome second. Il a classé chronologiquement ces prodiges en quatre périodes : ce qui lui a permis de les séparer dans son récit, d'intercaler d'autres épisodes, et par là de jeter heureusement de la variété dans son sujet. Ces mêmes prodiges ont aussi donné lieu d'accuser M. Dupont *d'exaltation* et *d'exagération.* Mais le biographe répond catégoriquement et victorieusement à ce double reproche [4].

---

1. Voir la Vie de cette vénérable Carmélite, tout récemment donnée au public par un pieux et saint religieux, qui a gardé le voile de l'anonyme.
2. *Vie de M. Dupont*, t. 1. p. 165.
3. *Ibid.*, t. 2. p. 14 et suiv.
4. *Vie de M. Dupont*, t. 2, p. 532 et suiv.

La vie du SAINT HOMME DE TOURS avait été remplie de beaucoup d'épreuves : c'est le lot ordinaire des amis de Dieu ; les dernières années furent encore signalées par un surcroît d'amertumes et de souffrances. A partir de 1870 environ les douleurs de la goutte le clouèrent fréquemment dans sa chambre ; l'isolement se fit autour de lui ; le culte même de la sainte Face sembla subir une éclipse momentanée. M. Dupont ne se plaignit jamais : il supporta tout avec l'humilité et la résignation d'un parfait disciple de Jésus-Christ. Il vit arriver la mort avec le même courage, ou plutôt il la saluait d'avance comme l'agréable messagère, qui l'invitait à aller contempler à découvert dans le ciel cette Face du Seigneur, qu'il avait tant aimée et tant vénérée sur cette terre de l'exil.

Il est encore tout un côté de la vie de M. Dupont, que nous n'avons même pas effleuré : le côté de l'écrivain ascétique : M. Dupont, esprit cultivé et original, nourri de la lecture quotidienne des Saintes Écritures, a beaucoup écrit, mais principalement sous la forme épistolaire. Il entretenait une immense correspondance. Il y traite tous les sujets et souvent avec une supériorité marquée [1]. Il a en outre laissé un opuscule de controverse sur l'Eucharistie, une *année de Marie* (2 in-12), qui lui avait demandé d'immenses recherches [2], un petit travail d'exegèse sur Élisée, *Des pensées sur l'amour de Dieu* qui ont eu deux éditions [3] ; mais ces divers ouvrages ont toujours paru sous le voile de l'anonyme. L'humilité du saint homme n'eût jamais consenti à s'afficher comme auteur devant le public.

« Comme tous les esprits contemplatifs étroitement unis à » Dieu, M. Dupont vivant dans le monde, s'était caché au » monde, il avait su dérober à l'œil humain une moitié de son » âme, la meilleure portion de sa vie [4] » Ainsi parle M. Janvier lui-même, nous expliquant au prix de quels travaux, de quelles recherches dans la correspondance et les autres papiers il est parvenu à reconstituer cette *belle et vénérable* figure, qui paraît destinée à briller d'un si vif éclat dans un avenir prochain.

---

1. *Vie de M. Dupont*, t. 2, p. 146 et suiv.
2. *Ibid.*, t. 1, p. 47-65.
3. *Ibid.*, t. 1, p. 499, t. 2, p. 362.
4. *Ibid.*, p. 7.

Tel est en substance le beau livre de M. l'abbé Janvier. Il n'entre pas dans notre plan de l'analyser plus longuement, mais nous n'hésitons pas à en conseiller la lecture comme aussi fructueuse que douce et agréable. Encore un mot à cet égard.

M. Dupont, bien que simple laïque, a cependant exercé un véritable apostolat, celui de la prière et de la charité, et cet apostolat a été des plus féconds puisqu'il a fait de M. Dupont pendant trente ou quarante années « le tuteur des orphelins, le secours » des pauvres, le salut des pécheurs, le modèles des chrétiens de » son siècle[1] ». Or, c'est cet apostolat que le livre de M. Janvier est appelé à continuer sous une autre forme. Un juge des plus autorisés à dit à ce sujet : « La *Vie de M. Dupont* affermira la foi » des faibles, ranimera le zèle des âmes tièdes, rendra la con- » fiance à bien des cœurs découragés, portera les lecteurs à l'a- » mour et à la pratique des vertus, qu'il décrit[2]. »

Dom François Plaine.

4. — 48. **VIE DE SAINTE DOUCELINE**, *fondatrice des Béguines de Marseille,* composée au XIII[e] siècle en langue provençale, publiée pour la première fois, avec la traduction en français et une introduction critique et historique, par le chanoine J. Albanès, D. D. — in-8° xcii-303 p. chez Et. Camoin, Marseille.

Celte publication remarquable justifie pleinement, comme Mgr Robert, évêque de Marseille, l'écrit à l'éditeur, le titre d'historiographe de ce diocèse donné au chanoine Albanès.

Mais qu'était sainte Douceline inconnue sans doute de la plupart de nos lecteurs. Nous répondrons avec ce docte ecclésiastique : Douceline fut la fille de Bérenguier, riche marchand de Digne. Elle naquit probablement dans cette ville, vers 1215, et eut pour frère le B. Hugues de Digne, religieux de l'ordre de St-François. Elle habita successivement Digne, Barjols, Hyères, Gênes, Aix et Marseille. Dès son enfance son cœur se tourna vers Dieu qu'elle aima uniquement et qui la combla de ses faveurs.

C'est à Hyères que cédant à l'appel de la grâce et obéissant à des révélations célestes, Douceline fonda la société des Béguines, femmes et filles pieuses qui vivaient sans clôture et gar-

1. *Vie de M. Dupont* t. 1, p. 34.
2. *Ibid.*, p. 3. Rapport présenté à Mgr Colet par M. l'abbé de Bellune.

Envisagé dans ce double aspect, le jeune homme inspire à la religion et à la patrie un intérêt et des soins qui grandissent avec le développement de ses facultés morales et intellectuelles. Ce n'est pas trop de leurs tendresses réunies et de leurs mutuelles sollicitudes pour féconder les germes des nobles vertus et des grandes destinées que recèlent l'esprit et le cœur du jeune homme. Lorsque la religion et la patrie travaillent ainsi de concert, le succès est certain ; mais lorsqu'on voudra éloigner la religion, les efforts seront infructueux.

Le livre de Mgr Lamothe-Tenet est un excellent manuel de pédagogie chrétienne ; et il serait bien à souhaiter qu'il fût plus connu et plus répandu. Pourquoi ne pas en faire une édition nouvelle, et à bas prix ? Ce serait un facile moyen d'encourager l'œuvre de l'apostolat de la jeunesse.

Mais parce que Mgr Lamothe-Tenet a le culte de cet apostolat, il professe une grande dévotion envers saint Joseph, patron et protecteur de la jeunesse chrétienne. Cette dévotion lui a inspiré les deux opuscules, signalés en tête de cet article, et qui sont offerts aux familles chrétiennes et aux communautés religieuses. De ces méditations, Mgr l'évêque de Montpellier a dit qu'elles sont remplies de piété et d'onction ; et que leur lecture ne peut qu'aider puissamment à la sanctification des âmes (Approbation).

Or, nous voici au mois de mars : ne serait-ce pas une occasion favorable d'offrir au public ces petits livres si bien faits ? Telle serait, nous assure-t-on, la pensée de l'aimable et pieux auteur. Qu'il s'empresse donc de la réaliser, et nous lui serons reconnaissants de nous avoir ouvert de gracieux sentiers pour mieux arriver jusqu'à saint Joseph.

DUCHASSAING.

5. 4. — 63. **CHRISTIANISME ET SOCIALISME** ou le *Remède au mal social par la charité chrétienne*, par le R. P. FÉLIX, de la Compagnie de Jésus.—In-8° de XVI-359 pages (1879). — Paris, Roger et Chernoviz. — Prix : 3 fr.

Ce volume est le recueil des conférences données par le P. Félix dans la cathédrale du Mans, durant le carême de 1879, au milieu d'un admirable concours de la population. L'orateur est un des plus éloquents de ce siècle ; le sujet qu'il traitait est l'objet de ses

méditations et de ses études depuis de longues années, et, en outre, ce sujet par lui-même répond à toutes les préoccupations, à toutes les agitations, aux soucis et aux périls du moment. L'attention publique lui était acquise dans cette grande ville où le mouvement de la pensée fut toujours en singulier honneur.

Il y a dans le P. Félix une autorité de parole, une hauteur d'aperçus, une solidité d'argumentation, une ampleur de style, un goût littéraire exquis et parfait, qui tout à la fois dominent, éclairent, charment et reposent l'esprit. On se sent, avec lui, dans la compagnie des âmes de noble trempe et de puissant empire. Là est sa force, la raison de son action incontestée, que les années n'ont point affaiblie. Ce que nous disions dernièrement du P. Monsabré, nous le répétons : l'Église est encore, en face de toutes les tribunes, la grande, l'incomparable école de l'éloquence et du bien-dire. Il est manifeste que, parmi les décadences de tout genre qui marquent d'un triste sceau cette génération abaissée, seule elle a conservé les fortes études qui font l'homme plus homme, *humaniores litteræ*, et qui ne périssent chez un peuple qu'à l'heure de sa ruine. Car tout se tient chez une nation : pauvre langue, pauvre gens !

Les nouvelles conférences du Mans, tout en formant un groupe à part, se rattachent aux précédentes, dans un plan général d'apologétique et de sauvegarde sociale. L'année d'auparavant, le P. Félix avait montré *le Socialisme devant la Société* ; le socialisme, qui n'est autre chose que l'idée de la destruction sociale, la passion anti-sociale par excellence, la conspiration universelle, permanente, inexorable, qui tuera ou qui sera tuée. Regardons à l'horizon, interrogeons autour de nous, prêtons l'oreille à la porte des conciliabules. Le comité central de Londres n'a-t-il pas, naguère, formulé son programme en ces termes lugubrement nets ? « Nous ordon-
« nons à tous nos membres d'attiser le foyer de haine et de ven-
« geance que nous avons allumé contre la religion, l'autorité, les
« riches et les bourgeois... L'apaisement n'est ni dans nos cœurs
« ni dans nos esprits. Bientôt nous aurons recours aux explosions
« violentes et terribles, qui se chargeront d'exécuter le système
« social existant, en abattant, au besoin par la hache et le fusil,
« tout ce qui est aujourd'hui debout dans l'ordre religieux et civil... »

Ces grands pourfendeurs de *l'autorité* commencent leur discours par *ordonner* ! C'est le cas, ou jamais, de s'écrier avec l'Évan-

gile: *Qui habet aures audiendi audiat.* Les assassinats et les régicides suivent : c'est dans la logique du mal ainsi préconisé, formulé, institué. Ils guettent et travaillent à faire naître l'occasion de le généraliser. Le système se fait préalablement la main. Qui ne voit pas cela a les deux yeux crevés.

Eh bien ! maintenant, cet effroyable danger qui s'avance, les mailles serrées, pour envelopper l'humanité, l'étouffer dans le feu et dans le sang, quel moyen la Providence nous a-t-elle donné pour le conjurer ? qui opposera à cette barbarie montante et rugissante une résistance ferme, invincible, efficace ? — Ce ne sera pas la science sans Dieu : car, outre son impuissance notoire sur les âmes, n'est-il pas avéré qu'elle est elle-même la mère et la nourricière du socialisme ? Ce ne sera pas l'éloquence, la littérature : car, plus puissantes par nature que la science proprement dite, l'une et l'autre se sont réduites sous nos yeux à la complicité des plus détestables doctrines, dont elles se font journellement les véhicules, les porte-voix, les décorateurs éhontés. Le plumitif est devenu le plus menaçant des rongeurs. Il en est, à la vérité, qui ne pratiquent point ce lâche et odieux métier ; mais, n'osant ni attaquer ni défendre les vrais principes, on les voit s'enfermer dans une neutralité qui toujours tournera au triomphe de l'erreur. — Ce ne sera pas davantage la puissance législative : que peuvent des lois de compression ou de répression pour arrêter des idées désordonnées que l'on respire par tous les sens, dont l'air ambiant est saturé ? — Sera-ce alors la force armée ? Pas plus que la législation. Le militaire réprime, il ne corrige ni n'assainit ; il fait courber les corps, il ne peut rien pour fléchir les âmes ; il renverse aisément une muraille, il ne renverse pas un enseignement. — Rien de tout cela ne vaut. Et cependant nous avons du remède un absolu besoin : c'est question de vie ou de mort.

Ce remède, il est dans le Christianisme, et il n'est que là, mais il y est sûrement. Que tous, hommes du peuple, conducteurs du peuple, aujourd'hui redeviennent chrétiens : demain il n'y aura plus de socialisme. « Le socialisme est, par ses doctrines et par ses aspirations, si radicalement opposé au christianisme, il est si évidemment le fruit mortel de l'antichristianisme, qu'il ne peut être anéanti que par un retour universel au christianisme. » Mais encore, dans le christianisme même, y a-t-il un aliment spécial à invoquer et à choisir : c'est *la charité*, c'est-à-dire l'amour de Dieu dans l'huma-

nité, source divine de l'amour même des hommes, de la fraternité et de la solidarité humaine. En effet, le socialisme, qui s'annonçait au monde comme l'organisation solide et définitive du dévouement et de l'amour dans l'humanité, est, par les principes qu'il pose, les doctrines ou les élucubrations qu'il professe, la plus éclatante et la plus effrontée consécration de l'égoïsme qu'il soit possible d'imaginer : et c'est ce qui explique pourquoi il a son remède unique dans l'Évangile. L'Évangile n'est-il pas essentiellement amour et charité, et précisément par là, par sa substance même, la véritable réaction supérieure contre l'égoïsme humain ?

Telle est la voie dans laquelle entre désormais l'illustre conférencier : il aborde la Charité, opposée à la perversité des doctrines socialistes. Et nous disons *désormais* : car le P. Félix continuera ce sujet dans ses prédications futures. Celles-ci indiquent seulement les grandes lignes, les principes généraux. — « Nous viendrons, si » Dieu nous le permet, à des conclusions plus déterminées. Mais il » serait impossible de rien entendre aux solutions particulières que » donne le christianisme aux questions ardentes soulevées par le » socialisme devant l'humanité vivante, si l'on ne cherchait tout » d'abord la solution générale dans le principe d'amour qui est le » fond du christianisme, et dans un sens vrai le christianisme tout » entier. » (Pag. xv.)

Il est superflu de dire combien le lecteur rencontrera, dans ces discours, au nombre de six, d'observations profondes et justes, de peintures magistrales, d'habileté et de force dans l'agencement oratoire. Ces choses ne s'analysent guère, ou il y faut consacrer un espace trop considérable. — En premier lieu, et tout logiquement, ce qu'on nous présente c'est la nécessité sociale de la charité : thèse immense autant que splendide, et qui est comme un traité de la science sociale dans sa base et ses racines. — En second lieu, voici la grande, l'unique maîtresse de la charité, l'Église. A peine elle est fondée, « à peine cette vie s'était épanchée au cœur de » l'homme, qu'elle était emportée par un besoin d'expansion qui » trahissait en elle une nature aimante et une vie contagieuse » comme l'amour. Les douze Apôtres l'ont reçue dans leur sein, et » voilà que tout à coup leur âme et leur cœur, pressés par sa force » divine, ne la contiennent plus... Leur verbe, qui est le verbe de » l'amour comme il est le verbe de la vérité, va s'en aller retentir » à toutes les extrémités du monde, et il va commencer, par la con-

» tagion de leur amour, cet incendie qui ne s'arrêtera plus jus-
» qu'à ce qu'il ait porté partout sa flamme inextinguible. » (Pag. 75.)
Et, de nos jours découvrez-vous la charité ailleurs que chez les chrétiens ? — Cette charité, elle doit être bien connue : c'est le sujet de la troisième conférence. — Les autres roulent sur la fraternité dans l'ordre naturel, puis dans l'ordre surnaturel, et enfin sur la solidarité. — « Puisse, Messieurs, cette doctrine rentrer à pleines
» voiles dans cette société où les hommes, emportés par tous les
» souffles de toutes les convoitises, se soulèvent et se poussent les
» uns les autres comme les vagues d'une mer en tourmente ! »
(Pag. 356.) V. POSTEL.

3. 4. — 64. **EMPEREURS (les) ROMAINS ET L'ÉGLISE CHRÉTIENNE** (IIe et IIIe siècle), par Alexandre THIBAULT — Collection Saint-Michel. — Un volume in-18 jésus de 311 pages (1879). — Paris, Téqui, — Prix : 2 fr.

3. — 65. **AUTOUR DE METZ**, scènes de la vie militaire en campagne, par Victor JAUVION. — Même collection. — Un volume in-18 jésus de 194 pages (1879). — Paris, Téqui. — Prix : 1 fr. 50.

3. — 66. **HISTOIRE D'UN MENDIANT**, par Eugène DE MARGERIE. — Même collection. — Un volume in-18 jésus de 304 pages (1879). — Paris, Téqui. — Prix : 2 fr.

Tout le monde connaît le but éminemment utile de l'Œuvre de Saint-Michel. Opposer de bons livres à la propagande incessante de la mauvaise presse, fournir aux écrivains catholiques le moyen de publier leurs œuvres et au lecteur le moyen de se les procurer sans grandes dépenses, voilà certes une entreprise des mieux appropriées aux besoins de notre temps. Fondée sous les auspices du R. P. Félix, la collection Saint-Michel s'est déjà enrichie d'excellentes publications. En voici trois des plus récentes.

I. *Les Empereurs romains et l'Église chrétienne* ne peuvent rien apprendre aux hommes vraiment instruits ; mais ce livre, fait avec de très-bonnes intentions, édifiera la jeunesse sur une époque trop peu connue, et montrera à tous ce que furent les chrétiens durant les trois siècles de persécution. De nos jours plus que jamais, il est bon de rappeler à ceux qui abusent de leur pouvoir éphémère que la vérité et la justice triomphent toujours de la force brutale, que les tyrans et les persécuteurs ne tardent guère à tomber sous la

réprobation et le mépris. Nous applaudissons donc à la pensée qu'a eue l'auteur de faire passer sous les yeux de la jeunesse quelques épisodes de cet âge héroïque. Le châtiment des persécuteurs et la constance surhumaine de leurs victimes démontrent la vérité du christianisme. Mais pourquoi faut-il que M. Thibault n'ait pas mieux étudié les droits et les prérogatives du chef suprême de l'Église? Avec une persistance qui paraît affectée, l'auteur écrit presque toujours : l'*évêque de Rome*, le *siège épiscopal de Rome*, le *chef de la chrétienté romaine* (pages 16, 33, 50, 75), au lieu de dire : le Saint-Siège, le Souverain Pontife, le chef de l'Église universelle. Nous avions cru d'abord à une inexactitude échappée à l'inadvertance. Mais voici que nous avons trouvé, sur la papauté au IIIe siècle, cette singulière assertion : « Le pontificat romain n'était « pas encore institué dans cette plénitude d'autorité spirituelle qui « a caractérisé plus tard la papauté du moyen âge. L'évêque de « Rome, en sa qualité de successeur de saint Pierre, était sans « doute considéré comme le premier des évêques ; mais cette pri- « mauté, toute d'honneur et de déférence, ne lui donnait *aucune* « *juridiction spéciale* sur les autres évêques de la chrétienté « (pag. 262). » —En vérité, avec les moindres notions théologiques, avec une connaissance élémentaire de la religion, l'auteur aurait pu savoir que Jésus-Christ a donné à Pierre et à ses successeurs une pleine autorité spirituelle et que la papauté n'a pas attendu le moyen âge pour avoir une entière juridiction sur les autres évêques. Nous pourrions relever aussi des erreurs typographiques, une ponctuation défectueuse, une prodigalité de majuscules qui fatigue parfois le lecteur ; mais ces taches matérielles sont peu de chose auprès de celle que nous venons de signaler et qui devra disparaître dans une nouvelle édition.

II. *Autour de Metz.* — Nous avons ici des fragments détachés. Le seul lien qui les unit, c'est que les diverses scènes présentées par l'auteur ont eu pour théâtre commun les environs de la ville de Metz. M. Victor Jauvion ne se dissimule pas qu'il vient un peu tard parler de cette guerre désastreuse. Mais désireux de raviver l'esprit militaire, il a groupé une série d'anecdotes qui peignent bien la vie des camps, et où il a été lui-même ou acteur ou témoin. C'est là une bonne pensée : ces récits intéressent, émeuvent quelquefois, et laissent toujours une salutaire impression. Bien que le sentiment religieux ne soit pas leur caractère dominant, ces pages sont du moins

inoffensives et peuvent distraire innocemment de jeunes lecteurs. Mais M. Victor Jauvion n'aurait-il pas fait sagement de se borner à la prose? Les cinquante dernières pages du volume se composent d'essais poétiques qui ajouteront peu, croyons-nous, à la gloire littéraire de l'auteur. Qu'on en juge par une courte citation:

Un matin de janvier, Jean Chandos, capitaine
Et lieutenant royal au pays d'Aquitaine,
Ayant auprès de lui Boucicault, maréchal
De France, qu'escortaient cent hommes à cheval...

En lisant de tels vers, on se souvient tout naturellement du satirique Boileau :

Il se tue à rimer : que n'écrit-il en prose!

III. *Histoire d'un mendiant.* — Un livre de M. Eugène de Margerie : à la bonne heure! Le seul nom de l'écrivain est ici une recommandation; le critique aborde avec confiance l'examen de son œuvre, parce qu'il sait d'avance qu'il aura beaucoup à louer, et rien ou presque rien à blâmer. Le volume que nous avons sous les yeux est peut-être un des plus gracieux et des plus intéressants qu'ait publiés le spirituel et aimable conteur. La seule querelle que nous lui ferons, c'est que le titre du livre est trompeur. L'*Histoire d'un mendiant*, très-attachante d'ailleurs, ne prend que soixante pages du volume, et il en a trois cents. C'est donc ici une nouvelle série d'histoires et de nouvelles que nous devons à la plume infatigable de M. E. de Margerie. Scènes de la vie de famille, études de mœurs, actes de dévouement, caractères et portraits finement tracés, tout s'y trouve; mais avec ce tact, cette réserve, cette élégante distinction qui a fait le succès de l'auteur. Il y a de l'esprit et du trait; il y a de la grâce et de l'enjouement, mais par-dessus tout un zèle ardent pour rendre les hommes meilleurs. Tous ceux qui auront ouvert ce livre seront entraînés et séduits, et quand ils en auront achevé la lecture, ils sentiront mieux ces dernières lignes de l'auteur : « Il n'y a rien de plus beau, de plus touchant que la religion; elle est, pour la vie présente comme pour la vie à venir, la source intarissable de tous les biens. » (Pag. 304.)

J. VERNIOLLES.

1. 67. — GRAND PÉRIL (le) *ou* LA FRANC-MAÇONNERIE par Mgr Turinaz, évêque de Tarentaise. — Un volume in-18 jésus de 140 pages (*sans millésime*) ; chez A. Josse, à Paris. — Prix : 1 fr. 50.

La date de cette publication n'étant pas, et bien à tort, indiquée au titre, nous l'inscrivons ici : 1879. Tout éditeur devrait être scrupuleux à cet endroit.

Pour avoir une idée de la décomposition morale et sociale que nous préparent les associations ténébreuses de la franc-maçonnerie, du carbonarisme, de l'illuminisme, il faut lire ces pages, peuplées de citations et de faits patents. Une Église infernale s'est formée en Europe depuis un siècle, s'attachant à la racine de l'humanité pour la ronger, pratiquant les œuvres sataniques de la destruction et du mensonge, aspirant surtout à ruiner le règne de Dieu dans les âmes, et, sous couleur de bienfaisance, attaquant sans relâche et sans mesure l'unique et divin principe de la charité, Jésus-Christ. Beaucoup ne soupçonnent ni cette action, ni ces dangers; des francs-maçons même, et en bon nombre, ignorent ou se dissimulent le but qu'on leur fait poursuivre sous des étiquettes trompeuses; on s'endort sur l'abîme. Les Souverains Pontifes ont cependant élevé la voix en mainte circonstance, et fulminé contre les sociétés secrètes les anathèmes les plus solennels et les plus graves. Est ce que la légèreté contemporaine y fait seulement attention? Ne nous lassons pas, nous chrétiens, d'éclairer, de rappeler et d'avertir. C'est un devoir de conscience, un devoir de préservation. Tout dernièrement encore, dans sa lettre encyclique du 8 décembre 1878, Sa Sainteté Léon XIII ne disait-elle pas, s'adressant aux évêques : « Il faut que vous fassiez tous vos efforts pour que les enfants de » l'Église ne se permettent, sous aucun prétexte, de s'enrôler dans » ces sectes abominables (*abominata secta*), ou de les favoriser en » aucune manière »? Pie IX avait, de son côté, généralisé les sentences portées contre les *carbonari* italiens : il n'y va de rien de moins que l'excommunication !

Et non-seulement, ainsi que le démontre sur textes le vénérable et éminent auteur, non-seulement la franc-maçonnerie déclare la guerre à la révélation et à l'institution chrétienne tout entière, non-seulement elle aboutit à repousser même le théisme ; par une

conséquence naturelle et nécessaire, avouée d'ailleurs, elle détruit la morale, l'ordre social, et, qui plus est, cette fameuse trilogie de la foi révolutionnaire, la liberté, l'égalité, la fraternité, pour ne plus laisser à l'homme d'autre règle que ses appétits et ses intérêts, d'autre espérance que le néant. Cette partie du livre de Mgr Turinaz se recommande plus particulièrement aux méditations des prudents. Il s'agit d'établir un jour, sur le genre humain aplati, la plus odieuse des dominations, le plus absolu, le plus pesant, le plus inextricable des jougs. Satan, *princeps hujus mundi*, prétend réaliser son titre, et ne plus laisser une seule âme hors de son empire. Ou il sera dompté, ou c'est, de toute évidence, les derniers temps qui commencent.

L'argumentation du livre est forte à cause des documents qui le remplissent, mais sobre dans l'expression, sans entraînements oratoires, calme, et d'autant plus lumineuse. Dix chapitres assez courts, d'une lecture facile, nous font voir successivement : que la franc-maçonnerie, habilement et puissamment organisée, n'est point une société de bienfaisance, mais tout autre chose; qu'elle est l'ennemie avérée, consciente, tenace, de la religion et de l'Évangile, et même de toute notion religieuse; qu'un franc-maçon ne peut, par suite, se dire chrétien, encore moins catholique; que ses visées et ses principes vont, en fait et en volonté, à l'abrogation insensible de toute morale sérieuse, de toute discipline humaine, des vérités fondamentales de tout ordre, et notamment de la vertu du patriotisme; qu'elle tend d'elle-même à l'amoindrissement du sens commun, après avoir confisqué la dignité de l'homme. L'auteur ne manque pas de rapporter et de réfuter les doutes et les objections. Bref, de ce qu'il vient d'établir il ressort clairement que le catholicisme n'est pas seulement le sauveur des âmes, mais que lui seul est de force à empêcher l'inévitable effondrement des sociétés politiques.

V. POSTEL.

4, — 68. **HAGIOGRAPHIE DU DIOCÈSE D'AMIENS**, par l'abbé Jules CORBLET, chanoine honoraire et historiographe du diocèse d'Amiens, chevalier de la Légion d'honneur, etc. — Cinq volumes in-8° de LXVII 612, 603, 591, 712, 360 pages (1869-1875). — Prévost-Allo à Amiens, Dumoulin à Paris. — Prix : 36 fr.

Un grand nombre de nos diocèses ont entrepris, depuis un quart de siècle, de recueillir leurs traditions religieuses et de former leur

histoire sur les documents authentiques qu'ils possèdent. Nous avons rendu compte, en leur temps, de plusieurs de ces travaux, la plupart fort remarquables et dignes des Bollandistes. Citons seulement Poitiers, Rhodez, Avignon, Séez, Cambrai, Arras, Troyes, Belley, Langres, Valence, Autun, Paris, Limoges, Maurienne, Beauvais. Mais aucun de ces recueils précieux n'est supérieur à celui de M. Corblet, l'*Hagiographie d'Amiens*; aucun même, il nous semble, ne l'égale jusqu'à présent. Homme de savoir, chercheur infatigable, écrivain du plus heureux talent, esprit lucide, parfaitement judicieux, l'auteur a toutes les qualités que réclame un labeur de ce genre. Aussi, quoiqu'il écrive plus spécialement pour le diocèse dont il est l'historiographe en titre, son vaste ouvrage est-il de nature à intéresser les lecteurs intelligents et sérieux de tous les pays, ne fût-ce que dans l'art de traiter noblement l'histoire. Son introduction est un traité de premier ordre sur le sujet. — « Ce ne » sera pas, lui écrit Mgr l'évêque d'Amiens, le simple *imprimatur* » d'usage que je donnerai à votre beau travail, c'est mon approba- » tion complète et sans réserve; vous bénissant de tout ce que vous » procurez ainsi de gloire à nos saints et au diocèse qui les a produits, » d'édification à mon peuple, et, pourquoi ne le dirai-je pas? d'hon- » neur au clergé qui vous compte parmi ses membres. » Jamais éloge et approbation aussi entière ne furent mieux mérités.

C'est, nous dit à bon droit M. l'abbé Corblet, l'ampleur, unie à l'exactitude des détails, qui fait le mérite des études locales : il fallait donc ne laisser dans l'ombre aucun fait important, restreindre le domaine de l'inconnu dans le cercle des investigations possibles, porter le flambeau de la critique au milieu des incertitudes et des obscurités des vieux chroniqueurs. Il fallait non-seulement analyser ou traduire les documents recueillis par des hagiographes précédents, mais consulter les bréviaires du moyen-âge, les annalistes les plus anciens, les histoires générales d'ordres monastiques, les chroniques particulières des abbayes, les nombreux ouvrages relatifs à la province, et surtout mettre à profit les manuscrits historiques conservés dans les bibliothèques et les collections particulières. Quand on accomplit ainsi sa tâche, le monument est là, et nul ne lui peut refuser l'hommage de ses sympathies et d'une juste admiration.

Le savant et habile auteur l'observe en débutant, grande est la valeur des études hagiographiques au triple point de vue de la religion, de l'histoire et de la critique. Nos sociétés modernes, issues

moyens et constate que par ses missionnaires, par ses Sœurs de charité, la France conserve en Orient une grande influence.

Tout en décrivant les diverses phases de cette lutte de l'Europe chrétienne contre l'empire des Osmanlis qui « n'est qu'un cas particulier de l'éternelle lutte entre les peuples de l'Occident et les peuples de l'Orient », M. Julien ne néglige aucun des rapports, aucune des analogies que ces événements peuvent avoir avec les temps présents. L'application n'est pas rare : capitulations, nationalités, pouvoir temporel, etc. Dans le dernier livre surtout, sont traitées des questions de politique contemporaine; ces pages doivent être lues et méditées attentivement. L'art, la science, l'érudition, la poésie même ne sont pas exclus de cet ouvrage. A côté de questions historiques, sont élucidées et résolues des questions techniques : attaque et défense des places, artillerie, constructions navales, circumnavigation, industrie, car les siècles de combat sont des époques de découvertes et de science.

L'ouvrage est aussi plein d'intérêt que le titre est pittoresque. C'est un magnifique tableau, une brillante page d'histoire. On croirait, par moments, lire Bossuet ou de Maistre. Les aperçus sont profonds, le style est ferme et franc. La phrase est nette et précise comme un ordre. On voit que celui qui tient la plume porte l'épée du commandement. ALEX. VILLERAIS.

4 *. — 76. **PRATIQUE DE LA PERFECTION** mise à la portée des fidèles de toute condition, d'après saint Alphonse de Liguori, évêque, fondateur de la Congrégation du T.-S. Rédempteur, docteur de l'Église: — Ouvrage extrait des écrits du saint docteur, par le P. Saint-Omer, de la même Congrégation. — 2 vol. in-12 de xxv-446 et 482 pages (1879) ; chez veuve H. Casterman, à Tournai et Libr. intern. catholique, Paris, rue Bonaparte, 66. — Prix: 3 fr. 60 les deux volumes.

4*. — 77. **ENTRETIENS SPIRITUELS** sur des textes choisis de l'Écriture, pour tous les jours de l'année ; extraits du P. Segneri, de la Compagnie de Jésus, par un Père de la même Compagnie. — Un vol. in-32 de x-534 p. (1879) ; mêmes librairies. — Prix : 1 fr. 20.

4*. — 78. **TRÉSOR CACHÉ (le)** ou le saint sacrifice de la messe, par saint Léonard de Port-Maurice ; traduit de l'italien par F.-I.-J. Labis, docteur en théologie, chan. hon. de la cathédrale de Tournai. — Un vol. in-32 de vi-320 p. (1879) ; mêmes librairies. — Prix : 0 fr. 80.

Les devoirs du prêtre, du religieux, du séculier, ne sont pas les mêmes ; mais si Dieu veut que tous les hommes se sanctifient cha-

cun selon son état, si la perfection varie, quant à ses pratiques, selon les différentes conditions, elle est pourtant la même, quant au fond. Or, il faut l'avouer, la plupart des livres qui traitent de la perfection ne s'adressent d'ordinaire qu'aux personnes consacrées à Dieu par les saints ordres ou par la profession religieuse. D'autre part, l'étude, la lecture des grands maîtres de la vie spirituelle, des docteurs de l'Église, ne sont pas chose facile pour beaucoup d'hommes du monde, même les mieux doués, même les plus instruits, les plus religieux. Il était donc très-utile d'offrir au public un traité approprié aux fidèles de tout état, aux gens du monde aussi bien qu'au clergé et aux habitants du cloître, et ce traité sera bien accueilli certainement, puisqu'il est exclusivement puisé dans les œuvres de saint Alphonse de Liguori. Ce traité est quelque chose de plus qu'un résumé de la doctrine spirituelle de ce grand docteur: c'est la parole même de saint Alphonse, appropriée aux diverses conditions de la vie.

Dans une belle *Introduction*, le P. Saint-Omer montre ce qu'il faut entendre par la perfection, expose les raisons qui doivent engager toutes les âmes à marcher dans cette voie, et la nécessité, pour ceux qui s'y engagent, de s'animer d'un ardent désir d'arriver au but. Le reste de l'ouvrage est divisé en trois parties. La première traite de la *Purification du cœur*, c'est-à-dire du retranchement de tous les obstacles qui s'opposent à l'acquisition de la sainteté. C'est là le fondement de l'édifice spirituel. Pour l'élever et l'embellir la *Pratique des vertus* est nécessaire, et c'est l'objet de la deuxième partie, qui traite au long des vertus théologales et des vertus morales. Mais pour fleurir en nous et porter des fruits abondants, ces vertus ont besoin d'être en quelque sorte fécondées par les *Exercices de la vie pieuse*, l'oraison, la lecture spirituelle, la sainte communion, etc. La troisième partie renferme des conseils pratiques sur ces importants sujets. Pour entrer plus avant dans l'esprit de saint Alphonse, à chacun des douze mois de l'année est attachée la pratique d'une vertu spéciale. Cette méthode ne peut manquer d'être utile aux âmes; car en dirigeant, pendant tout un mois, sur une vertu particulière leur attention, leurs lectures, leurs méditations, leurs examens et leurs demandes dans la prière et dans la communion, il est impossible qu'elles ne fassent pas de sérieux et rapides progrès. En lisant cet ouvrage, dit Son Éminence le cardinal Déchamps, qui ne renferme rien de trop relevé ni de trop austère, dans

lequel, au contraire, tout est souverainement raisonnable, simple et encourageant, on regrettera de n'avoir pas embrassé plus tôt les douces et saintes pratiques qu'il enseigne. Et il ne faut pas s'en étonner, puisque celui qui y parle partout est un saint suscité de Dieu pour faire refleurir la piété.

A tous les fidèles également s'adressent les *Entretiens spirituels* pour chaque jour de l'année. Ils contiennent toute la moelle des grandes méditations, connues sous le nom de *Manne céleste de l'âme*, par le R. P. Segneri, l'une des plus brillantes lumières de la Compagnie de Jésus. Les vérités de la religion présentées sous forme d'entretiens spirituels, c'est-à-dire avec les réflexions, les affections, les résolutions qui en découlent, sont par, leur brièveté, —l'entretien le plus long ne dépasse point une page,—par leur simplicité, à la portée des personnes qui n'auraient aucun usage de la méditation, ou qui n'auraient que très-peu de temps à donner à cet exercice si salutaire. Ajoutons que ce recueil renferme l'ordinaire de la messe, les vêpres, les litanies et la préparation à la communion, exercices ou prières indispensables à l'âme zélée pour son avancement spirituel.

La voie la plus courte pour arriver à la perfection n'est-elle pas l'assistance au saint sacrifice de la messe? Au tabernacle Jésus-Christ veille et répand avec largesse ses bénédictions sur ceux qui viennent le solliciter. Le *Trésor caché* est un opuscule précieux qui montre l'excellence, la nécessité, les immenses avantages du sacrifice de nos autels, et trace aux fidèles la méthode pour y assister. Cette méthode, enrichie d'indulgences par les Souverains Pontifes, est accompagnée d'un certain nombre de pratiques de dévotion extraites des œuvres du bienheureux Léonard de Port-Maurice; ce qui contribuera à faire du *Trésor caché* un livre de piété vraiment usuel. L'élégance de la traduction par M. le chanoine Labis ajoute un charme de plus à l'ouvrage.

DENIEUL.

4. 5. — 79. **QUID AD PROFANOS MORES DIGNOSCENDOS AUGENDAQUE LEXICA CONFERANT ACTA SANCTORUM GRÆCA BOLLANDIANA,** *indagavit, digessit, exposuit* A. TOUGARD, *in minore seminario rotomagensi olim alumnus, nunc professor, sodalitatis ad provehenda studia græca socius.*—Un volume in-8 de 280 pages (1874). — Paris, Firmin Didot. — Prix : 6 fr.

4. 5. — 80. **DE L'HISTOIRE PROFANE DANS LES ACTES**

GRECS DES BOLLANDISTES. *Extraits grecs, traduction française, notes, avec les fragments laissés inédits par les Bollandistes*, publiés par A. Tougard. Un volume in-8 de 280 pages (1874). — Paris, Firmin Didot. Prix : 6 fr.

4.—81.**ÉTUDES SUR LA LANGUE ET LA GRAMMAIRE DE TITE-LIVE.** *Thèse présentée à la Faculté des lettres de Paris*, par Othon Riemann, ancien membre de l'Ecole française d'Athènes, maître de conférences à la Faculté des lettres de Nancy. — Un volume in-8° de 240 pages (1879). — Paris, Ernest Thorin. — Prix : 6 fr.

Il existe une publication dont on a pu dire avec vérité qu'elle est à la fois une histoire complète de l'Église et de presque tous les royaumes connus ; il suffit de s'exprimer de la sorte pour désigner suffisamment les *Acta sanctorum* des Bollandistes. C'est dans ce livre géant que M. Tougard est allé prendre les sujets de ses deux thèses pour le doctorat. Il est descendu dans cette mine si riche et il en a extrait deux lingots qu'il a offerts au public. Parmi ces *Acta* innombrables qui remplissent les cinquante-six volumes in-folio de la collection, il a choisi ceux qui sont en langue grecque. Il y en a cent-quatre-vingt-quatre, dont deux sont entièrement faux, déclare M. Tougard, trente-cinq sont douteux, dix-sept sont excellents, les cent-trente restants sont bons sans être excellents ; et le *Journal des savants* a eu tort de faire dire à l'auteur de la thèse que tous les actes grecs des Bollandistes sont fabuleux ou douteux à l'exception de dix-sept. Ce n'est pas ainsi que l'on devrait écrire l'histoire dans le *Journal des savants*.

M. Tougard a donc lu attentivement ces cent-quatre-vingt-quatre vies de saints et il en a extrait d'une part tout ce qu'elles contiennent en fait d'usages civils et de mœurs profanes, plus les mots grecs qui ne se trouvent pas dans les dictionnaires les plus complets, comme le *Thesaurus* de Firmin Didot, et ç'a été la matière de sa thèse latine, d'autre part tout ce qu'elles renferment de faits appartenant à l'histoire profane, et il en a composé sa thèse française. A voir ces deux modiques volumes, on ne soupçonnerait jamais la somme de travail dont ils sont le fruit.

Les usages relevés ont rapport à la religion des païens, aux enfants qu'ils exposaient, à divers aliments et ustensiles de la vie privée, à la condition des étrangers et des esclaves dans certaines villes de l'antiquité ; aux divers supplices usités, aux maladies, à la médecine, à la sépulture. Parmi les usages religieux des païens, M. Tougard ne pouvait manquer de rencontrer la mystérieuse et

montrée, parce qu'elle est soutenue, à l'heure présente, par certains littérateurs et physiologistes en renom. Il apporte donc les témoignages de MM. Martin, Caro, Ch. Lévêque, Jourdain, Chauffard, Claude Bernard, Vulpian, etc. Mais il a contre lui toute l'antiquité, toute la philosophie scholastique, et enfin le décret de béatification de la bienheureuse Marguerite-Marie, rendu par Pie IX, qui dit que « le cœur sacré de Jésus est le *siège* de la divine charité », *cor illud sacratissimum divinæ charitatis sedem.*

M. l'abbé Riche a donc entrepris une tâche devant laquelle doivent échouer tous ses efforts : nous voulons dire, la conciliation des opinions cartésiennes et platoniciennes sur l'union de l'âme et du corps qui sont professées encore aujourd'hui par les principaux représentants de la *science*, et la doctrine si vraie, si sage, si conforme à l'expérience et au langage populaire de la grande tradition philosophique de l'École et des décrets émanés de l'autorité pontificale.

Le défaut du livre consiste principalement en ce que l'auteur ne pénètre pas le sens de la formule du concile de Vienne : l'âme est la forme substantielle du corps. Après avoir rapporté ces paroles de M. Ch. Lévêque « Non, le cœur ne sent jamais, ne s'émeut jamais; c'est l'âme qui s'émeut, lorsque le cœur est agité d'impressions physiques », M. l'abbé Riche ajoute avec l'aplomb d'un cartésien convaincu : « Ces appréciations sont très-justes, et nous les acceptons sans aucune réserve (p. XVIII). » Mais si ce qui sent en nous est l'âme seule, que devient la doctrine de l'École : *sentire est conjuncti ?* ne faut-il pas s'aveugler volontairement pour nier que l'âme sente *dans* l'organe, *par* l'organe, pour nier qu'elle fasse avec l'organe une seule chose, *rem unam*, comme le dit si bien Benoît XIV que l'auteur essaie de tirer à lui ? qu'il nous explique les battements du cœur, la coloration du visage par la honte, la pâleur par la crainte, le cœur *brisé*, *contrit* par le repentir. Il suppose le cerveau *organe* de la pensée. Or la vraie doctrine de la connaissance intellectuelle enseigne que la pensée peut bien avoir pour *condition* le bon état de l'organe cérébral, mais que dans l'acte de penser l'entendement s'exerce *sans aucun organe.* Qui lui a dit que « c'est au cerveau que se fait le travail de la perception intellectuelle et de la volonté ? » Il semblerait qu'il a vu « l'impression descendre du cerveau au cœur ». Le P. Iungmann, professeur à Inspruck, derrière lequel l'auteur cherche à se protéger, a bel et bien modifié la doctrine de ses *cinq propositions*. L'excellente revue de Mayence, *le Catholique*, 1872, p. 327, avait déjà très-bien redressé les vues du P. Iungmann ; le Dr Leitner, dans un ouvrage publié à Fribourg (Bade) en 1874, sur *l'objet de la dévotion du Sacré-Cœur*, ne laisse pas subsister trace des *cinq propositions* du P. Iungmann; enfin la *Revue* de Maria-Laach, 1876, 11e vol., p. 377, a exécuté le

P. Jungmann par l'organe d'un de ses supérieurs, le P. Meschler. Il ne reste donc rien des appuis que M. l'abbé Riche a cherchés dans le camp de la science catholique. Avons-nous besoin de dire que sa thèse est directement contraire à celle de saint Thomas ? Il aura donc à apporter de meilleures preuves pour la faire accepter par ses lecteurs. C. B.

5. 6. — **110. HISTOIRE DE LA VENDÉE**, d'après des documents nouveaux et inédits, par M. l'abbé Deniau, curé du Voide, près Vihiers (Maine-et-Loire) dédiée à Sa Grandeur Mgr Freppel, évêque d'Angers. 6 vol. in-8° avec cartes et sans cartes. Angers, La Chèse et Dolbeau ; chez l'auteur, et chez les principaux libraires de Nantes, des Sables, de Niort, du Mans, de Poitiers et chez Champion, à Paris. Prix : 36 fr.

Nous avons déjà rendu compte des deux premiers volumes de cet ouvrage (1), il est juste que nous consacrions quelques pages aux quatre derniers qui viennent de paraître. Ils en sont dignes à tous les points de vue ; M. l'abbé Deniau n'a pas démenti nos espérances.

Le second volume se terminait par le tableau saisissant de la revanche de Westermann et du sac de Châtillon. Le troisième s'ouvre par une vue d'ensemble sur les conséquences de ce désastre. « Il n'y eut pas que les familles clairvoyantes, dit M. l'abbé Deniau, à concevoir de vives inquiétudes sur le sort futur de la cause catholique et royale. Les plus ignorantes comme les plus sagaces se livrèrent aux plus lugubres prévisions. Elles remarquaient depuis plusieurs mois que les plans les mieux combinés ne réussissaient plus, et que la main de Dieu, au lieu de les protéger comme à l'origine de leur insurrection, semblait s'appesantir sur eux. Les soldats n'osaient pas encore se plaindre hautement de la susceptibilité de leurs chefs, mais intérieurement ils ne pouvaient se défendre de l'idée que leurs désastres provenaient en partie de cette funeste division. D'autre part, les blasphèmes et les désordres de mœurs qui commençaient à s'introduire dans leurs rangs par le contact journalier qu'ils avaient avec les déserteurs républicains, les meurtres commis de sang-froid par les exaltés que la soif de la vengeance avait portés aux représailles, la trop grande confiance dans leur courage personnel, au détriment de l'esprit de piété qui ne les soutenait plus au combat avec autant d'ardeur qu'autrefois : tout cela faisait dire, surtout aux hommes les plus religieux, qu'inévitablement ils couraient à leur ruine, puisqu'ils ne s'appuyaient plus uniquement sur la protection de Dieu. »

---

1. *Bibliographie catholique*, t. LVIII, p. 255.

Ce passage résume avec exactitude l'état des choses et la disposition des esprits, au moment où les chefs vendéens, réunis à Cholet, s'apprêtaient à repousser, par un effort suprême, les armées victorieuses de la République. On sait l'issue désastreuse de la fameuse bataille de Cholet. Après une journée entière d'une lutte acharnée, commencée par la victoire et terminée par une défaite (15 octobre 1793), l'armée vendéenne s'était repliée en désordre jusqu'à Beaupréau ; mais elle était revenue, le 17, attaquer audacieusement l'ennemi retranché dans la ville de Cholet. Kléber commandait les forces républicaines, et avait sous ses ordres des hommes d'une valeur réelle, tels que Marceau, Beaupuy et Haxo. Chacune des deux armées en présence était d'environ quarante mille hommes. Comme le 15, cette journée fut aussi funeste que glorieuse à la cause royaliste. Déjà les républicains étaient en pleine déroute quand Bonchamp tomba blessé à mort. Ce fut le signal de la défaillance du côté des Vendéens. Kléber, dans ses *Mémoires*, a caractérisé d'un mot cette lutte gigantesque. « Ce fut, dit-il, un combat de tigres contre des lions. » L'insurrection vendéenne était blessée à mort ; mais son agonie fut longue et héroïque.

Il faut lire dans l'ouvrage de M. l'abbé Deniau les péripéties de cette sanglante journée, le récit non moins émouvant du passage de la Loire, les boucheries de cannibales exercées par les soldats de la République sur les femmes et les enfants des Vendéens, mises en regard du généreux pardon imposé à ces troupes par le général Bonchamp sur son lit de mort.

Les faits dont nous venons d'esquisser le tableau sont bien placés en tête du troisième volume ; car bien qu'ils appartiennent à l'histoire de la *grande guerre* dans le pays insurgé, ils sont une préparation nécessaire à la seconde partie intitulée :

Expédition d'outre-Loire.

Cette expédition a quelque chose de merveilleux. Plus que la *Retraite des Dix mille* de Xénophon, elle a le droit d'exciter l'admiration de tout homme vraiment impartial. Que l'on se figure quarante mille hommes, encombrés d'une foule immense de femmes et de chariots, errant à travers l'Anjou, le Maine, la Bretagne et la Normandie, et tenant tête à des armées ennemies qui les harcèlent sans pouvoir les entamer. Que dis-je ? cette multitude harassée de fatigue, épuisée de faim et de privations, réussit à s'emparer de villes importantes, comme Laval et le Mans, et ose attaquer un port de mer fortifié, comme Granville. Obligée de lever le siège, faute de machines de guerre, elle revient sur ses pas, en faisant essuyer aux plus habiles généraux de la République de sanglantes défaites, et vient enfin se

faire écraser près de la petite ville de Savenay, sur les bords de la Loire, aux portes de la Vendée. C'est une véritable Odyssée militaire.

Lorsque cette phalange de héros osa une dernière fois se mesurer à Savenay contre plus de vingt mille soldats munis de fusils perfectionnés et d'une nombreuse artillerie, elle était réduite à sept mille hommes en état de combattre, mal armés et protégés par quelques pièces de campagne. Les républicains au contraire étaient commandés par Kléber, secondé par Marceau, Beaupuy, Westermann, etc.

Depuis le passage de la Loire jusqu'à leur retour, ils avaient fait, *en soixante-cinq jours,* plus de 191 lieues (1) et avaient livré plus de trente batailles.

Rendant compte de cette victoire décisive le général Beaupuy écrivait : « Des troupes qui ont battu de tels Français peuvent se flatter aussi bien de vaincre des peuples assez lâches pour se réunir contre un seul, et encore pour la cause des rois. Enfin, je ne sais si je me trompe, mais cette guerre de paysans, de brigands, sur laquelle on a jeté tant de ridicule, que l'on dédaignait, que l'on affectait de regarder comme si méprisable, m'a toujours paru pour la République la grande partie, et il me semble à présent qu'avec nos autres ennemis nous ne ferons plus que peloter. »

« A dix-sept cents ans de distance, dit Crétineau-Joly, les soldats de Probus tenaient sur les vieux Gaulois le même langage que le général Beaupuy sur les Vendéens. »

La Convention décréta des actions de grâces aux armées qui venaient d'étouffer, croyait-elle, l'insurrection, et déclara qu'elles avaient bien mérité de la patrie.

Après ce rapide exposé on peut juger de l'intérêt que présente le troisième volume de l'*Histoire de la Vendée*. Non-seulement les événements y sont racontés avec entrain, mais une foule d'anecdotes en rendent le récit plus attrayant encore. La bataille de Savenay et ses suites forment un tableau particulièrement remarquable. Le volume se termine par une série d'épisodes se rattachant aux massacres, aux noyades et aux boucheries qui firent de la Vendée un vaste champ des martyrs.

Dans le quatrième volume M. l'abbé Deniau raconte d'abord les exploits de Charette dans le bas Poitou, pendant que la grande armée guerroyait au delà de la Loire. C'est la matière des premiers chapitres de la quatrième période que l'auteur intitule : *Guerre de Charette et de Stofflet*. Comme toujours, M. le curé du Voide prodigue les documents les plus variés. Il y a là des pages dignes d'une grande histoire.

---

1. *Histoire de la Vendée*, t. III, p. 463.

Les chapitres IVe et Ve sont consacrés à la description des atrocités commises par les colonnes incendiaires du général Turreau dans tout le territoire vendéen. C'était provoquer et en quelque sorte forcer les Vendéens à reprendre les armes.

Comme intermède, le chapitre VIe contient deux épisodes intéressants concernant madame de Sapinaud et la famille Boutillier de Saint-André, de Cholet.

Avec le chapitre VIIe la guerre recommence. Henri de La Rochejacquelein et Stofflet qui ont échappé, comme par miracle, aux désastres de l'expédition d'outre-Loire, ne peuvent supporter plus longtemps les scènes d'horreur dont ils sont journellement les spectateurs invisibles. Ils rassemblent les débris de la Grande Armée, auxquels se joignent les enfants, jeunes encore mais exaspérés, de ceux que les colonnes incendiaires viennent d'égorger ; et le courage et l'audace suppléant au nombre, ils apprennent aux républicains ce que peut un peuple réduit au désespoir. Malheureusement La Rochejacquelein tombe sous la balle d'un lâche assassin (23 janvier 1794).

C'était une perte immense, irréparable. Stofflet restait seul des officiers généraux de la Grande Armée, et bien que plein de cœur et de bravoure, il n'avait ni l'autorité, ni toutes les qualités nécessaires pour occuper dignement le poste, plus important que jamais, de généralissime. Ce titre néanmoins lui fut décerné par ses soldats d'abord et par les officiers ensuite. Des succès et des victoires, qui firent trembler de nouveau la Convention, montrèrent ce dont il était capable. Sa gloire eût été complète s'il ne se fût pas livré entièrement aux intrigues du fameux abbé Bernier. Celui-ci, comme en 1793, jeta le brandon de la discorde entre les généraux, au lieu d'employer son crédit à les unir.

On sait que le brave Marigny fut une des premières victimes des perfides conseils de cet ambitieux.

Ces dissensions intestines s'accentuèrent plus encore l'année suivante et entraînèrent la ruine de la Vendée et de Stofflet lui-même.

L'abbé Bernier sortit seul triomphant de ses habiles, mais indignes manœuvres.

La fin du IVe volume nous révèle tous ces tiraillements de l'insurrection vendéenne, qui s'épuisait ainsi chaque jour, malgré ses victoires, par suite de la funeste jalousie qui divisait ses forces. C'est ce que fait fort bien ressortir M. le curé du Voide.

Le Ve volume renferme toutes les péripéties de la *pacification* de la Vendée.

Ce fut au moment où s'ouvraient les premiers pourparlers en faveur de la paix, que la Bretagne, le Maine et la Normandie com-

mencèrent, de leur côté, à lever l'étendard de la révolte contre la République.

Dans une note (p. 151) du chapitre VIe, M. l'abbé Deniau écrit: « Il serait à désirer que quelque écrivain fît pour la Chouannerie ce « que j'ai entrepris pour la Vendée. »

Cette observation pleine de justesse trouvera son application un peu plus loin.

On sent que l'auteur n'est plus sur son terrain spécial. Il emprunte aux sources qu'il a sous la main; mais il n'est plus à même de les contrôler aussi facilement que celles qui se rapportent directement à son pays. Néanmoins, le lecteur y rencontrera de nombreux documents peu connus.

Le VIe volume commence par le XXIIIe chapitre de la même période, *de la Pacification*, qui fait la matière du volume précédent. Vient ensuite la sixième et dernière période intitulée: *Événements de* 1814, 1815, 1830. Dans cette dernière partie l'auteur a puisé à loisir dans ses propres souvenirs et dans ceux de ses contemporains, sans négliger les autres sources d'informations. Son livre contient donc des renseignements précieux qu'on chercherait vainement ailleurs.

Dans sa livraison de janvier de cette année 1880 la *Revue des questions historiques* recommandait en ces termes l'ouvrage de M. l'abbé Deniau: « La *Revue* consacrera prochainement à l'important travail de M. l'abbé Deniau une étude approfondie. Mais nous voulons, sans plus de retard, le signaler à l'attention de nos lecteurs et le leur recommander, comme l'histoire sans contredit la plus complète, la plus véridique et la plus intéressante de cette grande lutte que Napoléon a appelée une *lutte de géants* et qui excitera toujours l'admiration de la postérité. »

Nous nous associons de grand cœur à ces éloges, et nous ne croyons pas les démentir en signalant à l'auteur quelques imperfections, dans l'intérêt d'une seconde édition, qui, nous l'espérons, ne lui fera pas défaut.

Les dates ne sont pas assez souvent indiquées. Il faut parcourir parfois des chapitres entiers avant de pouvoir s'orienter sous ce rapport. Familiarisé depuis vingt ans avec les moindres circonstances de son histoire de la Vendée l'auteur oublie trop que ses lecteurs n'ont pas le même avantage. De nos jours, la chronologie forme une partie intégrante de la critique historique et en est considérée comme l'une des bases les plus importantes. D'autres fois, les indications sont insuffisantes. Nous en citerons, entre beaucoup d'autres, un exemple.

Au chapitre VIIIe de la IVe période (t. IV, p. 202) M. l'abbé Deniau représente La Rochejacquelein et Stofflet se concertant, pour la première fois depuis leur retour d'outre-Loire, sur le plan de la nouvelle

campagne qu'ils veulent entreprendre contre la République. Dans les chapitres précédents il a été question de tout autre chose.

Or, sans préambule chronologique, M. le curé du Voide écrit : « *Le* 22, La Rochejacquelein et Stofflet se trouvent dans la forêt de « Vezins, etc. »

Le 22 de quel mois ?

A la page suivante, l'auteur parle *du* 24, *du* 25, toujours sans indication du mois ni de l'année. Ce n'est que sept pages plus loin (*p.* 209) que le lecteur apprend enfin qu'il s'agit du mois de janvier, et sans doute de 1794. Que M. l'abbé Deniau place ses dates en lieu apparent et qu'il ne craigne pas de les répéter : c'est un fil conducteur qui soulage et qui plaît au lecteur.

C'est assurément avec le plus grand plaisir que nous avons communiqué à M. l'abbé Deniau tous les documents inédits relatifs à l'insurrection vendéenne qu'il nous a été donné de copier à Londres pendant notre mission scientifique en 1877. Malheureusement cette communication arrivait un peu tard. Aussi nous espérons que dans la seconde édition l'auteur se fera un devoir de rectifier plusieurs assertions inexactes. Nous lui signalerons en particulier ce qu'il dit de la manière dont le comte de Puisaye accueillit Forestier (t. V, p. 162, 163, etc.) ; et en général il aura à se défier plus qu'il n'a fait des *Mémoires* du comte de Puisaye : document cousu de mensonges, comme le démontrent les propres archives de cet intrigant (t. V, p. 217), etc., etc.

En outre, il est d'usage dans le monde littéraire d'indiquer toujours les sources où l'on puise les pièces que l'on produit. M. l'abbé Deniau nous permettra de lui signaler plus d'une lacune sous ce rapport (t. V, p. 530, 531, et *toute la note de la p.* 619, etc.) L'indication *correspondance de Bernier* est insuffisante, et plus encore celle-ci : « Archives du *British muséum* de Londres, fol. 8. » Il fallait ou indiquer la cote du manuscrit ou retrancher *fol.* 8, et dire tout simplement : *Communication de D. Chamard.* Ce qui excuse M. l'abbé Deniau c'est que ces notes ont été ajoutées après coup à son manuscrit.

Qu'il reçoive ici nos félicitations bien sincères au nom du pays qu'il a si bien glorifié.

Dom François Chamard,
Bénédictin.

5. R.— **111. INTELLIGENCE (de l')**, par H. Taine, de l'Académie française. 2 vol. in-18 jésus, 419 et 492 pages. Paris, Hachette.— Prix: 3 fr. 50 le volume.

Le sauvage qui aperçoit un vestige de lion sur le sable du désert en conclut aussitôt qu'un lion a passé par là : telle est la logique du

genre humain, et en observant les faits de l'intelligence et de la pensée, ceux même de la sensibilité, la généralité des hommes a toujours admis l'existence d'une cause adéquate à ces faits, d'un principe distinct du corps, en un mot, d'une âme spirituelle.

Les positivistes ont changé tout cela. Ils voient, eux aussi, le vestige, mais ils refusent d'admettre le lion, et ils taxent de présomption ceux qui se livrent à la recherche des causes. Cette trace, cette empreinte est visible, elle existe donc ; quant au quadrupède, il ne peut que rester hypothétique et imaginaire, étant absolument invisible même au microscope : c'est un mythe. Telle est la logique moderne et de l'avenir.

M. Taine est positiviste ; il lui faut donc une âme qui se voie et qui se palpe, il n'en reconnaît point d'autre que le cerveau ; il a donc entrepris d'expliquer par le mécanisme cérébral tout seul tous les faits de l'intelligence ou de la connaissance humaine : rude besogne, vraie quadrature du cercle, à laquelle ce vigoureux esprit a consacré de longues années et deux gros volumes. Si le matérialisme pouvait être défendu, il l'eût été par M. Taine, et celui-ci peut dire, non sans fierté :

. . . . *Si Pergama dextra*
Defendi possent, etiam hac defensa fuissent.

Mais en échouant dans son dessein, il a nécessairement confirmé ce qu'il voulait ébranler.

Dans la question des idées générales, par laquelle il débute, M. Taine se montre nominaliste intrépide : il procède à coups d'assertions hardies comme celles-ci : « Nos idées générales sont des noms substituts d'expériences impossibles... Les noms sont une classe d'images... et une image est une sensation spontanément renaissante. » Reste à expliquer la nature de la sensation ; si l'on pouvait la réduire à un mouvement cérébral quelconque, à une certaine danse de molécules, le positivisme aurait cause gagnée. L'âme spirituelle, libre et immortelle ne serait qu'une illusion à laquelle nous devrions renoncer. Avec elle disparaîtraient la religion, la morale, et par conséquent la société humaine.

Mais, par contre, si cette réduction est impossible, le positivisme est tué. Posons bien la question, et pour cela prenons un exemple, soit la sensation de la vision. Elle s'explique par un objet extérieur mis en communication avec notre œil au moyen des vibrations de l'éther que le nerf optique transmet au cerveau. Jusque-là pas d'obstacle, et depuis l'objet extérieur visible jusqu'au centre nerveux du sujet qui voit, tout est mouvement et rien que mouvement matériel.

veut qu'on apprenne la géographie dès l'enfance, même au détriment du latin, car « ne vaut-il pas mieux, dit-il, savoir un peu moins de latin, et savoir comment le monde est fait».

Cet esprit d'initiative, les Jésuites le portent aussi dans l'étude du français.

En 1726, Rollin émet le vœu qu'on étudie le français par principes. Or Buffier a publié sa grammaire dès 1709. C'est ce même Père Buffier qui, dans un traité d'éloquence, proclame Molière « le plus grand poëte comique qui ait été ». Puis voici le P. Le Jay, qui fait jouer des tragédies en français et qui déclare que, grâce à Racine et à Corneille, la scène française n'a rien à envier au théâtre grec.

A côté, c'est le P. Bouhours, auquel Racine soumet les quatre premiers actes de Phèdre.

Le P. Tournemine, défenseur de Corneille et de saint François de Sales.

Où donc est cette exclusion du français dont on fait un crime aux Jésuites ?

Sans doute, le *Ratio studiorum* ne trace pas le programme d'un cours de français. Mais à l'époque de sa rédaction la liste des classiques français n'était pas encore fixée. Du reste, le *Ratio studiorum* est fait pour les collèges du monde entier, et il laisse place aux langues vivantes. Il permet d'étudier le français à Paris comme le sanscrit à Calcutta.

Au sujet de la Philosophie, M. Compayré dit que dans la métaphysique, on supprime quelques-unes des questions les plus intéressantes et les plus essentielles, comme par exemple, tout ce qui concerne la nature de Dieu et de ses attributs.

Or, M. Compayré commet là une étrange bévue, car le *Ratio studiorum,* dont il tronque le texte, invite tout simplement le professeur à se renfermer dans l'objet propre de son enseignement, et à ne pas traiter, quand il s'agit de Dieu et des esprits, les questions qui sont du domaine de la foi.

Quant au fond des doctrines, les Jésuites étaient plutôt pour saint Thomas que pour Descartes, leur élève. Mais n'ont-ils pas eu ce P. Buffier, au génie si universel, et dont le *Traité des vérités premières* est tout cartésien?

Bref, sans avoir inventé les manuels du baccalauréat, les Jésuites ont formé la grande génération du siècle de Louis XIV, et entre autres élèves, les Corneille, les Fénelon, les Condé, les Gassendi, les Séguier, les Lamoignon, etc.

Ce n'est pas pour incapacité qu'ils ont été proscrits en 1762, et la justice de ce temps-là ne sera pas le dernier mot de la question qui s'agite en ce moment.

Tels sont les grands traits de ce livre que devraient lire tous les ennemis des Jésuites, et qu'il faut du moins recommander à leurs amis.

Il vient bien à propos au milieu des débats passionnés de l'heure présente.

Il prouve que si les Jésuites sont violemment attaqués, ils peuvent et savent se défendre.

Naguère le P. Félix, qui autrefois combattit si vaillamment pour les autels, luttait aussi pour ses foyers et montrait dans un livre plein de verve et de bon sens les contradictions des libéraux qui tuent la liberté.

Naguère aussi, le P. Chauveau racontait la vie intéressante et la mort héroïque de ces jeunes gens tombés au service du pays dans la dernière guerre, et dont les noms méritent d'être inscrits en lettres d'or dans les annales de l'école Sainte-Geneviève.

D'autres encore ont répondu avec éloquence aux réquisitoires des adversaires, et revendiqué leur droit au dévouement.

Je viens de lire ces documents avec émotion et admiration. Jamais accusés ne furent mieux défendus. Les Jésuites méritent de triompher. Mais s'ils succombent, ce sera une preuve nouvelle que la victoire n'est pas toujours du côté de la valeur et de la justice, et que la force et le nombre priment le droit.

V. Hély,
Docteur ès lettres et en théologie.

5. 6. — 113. **MANUEL BIBLIQUE,** ou *Cours d'Écriture sainte,* à l'usage des séminaires. — Ancien Testament, par F. Vigouroux, prêtre de Saint-Sulpice, t. I. viii-542 pages. Introduction *générale*; Pentateuque. — Paris, Roger et Chernoviz, 7, rue des Grands-Augustins (1880). — prix : 3 fr.

« Le *Manuel biblique,* dont nous examinons le premier volume, « est destiné à servir de livre classique pour l'enseignement des « séminaires. Il est également destiné à faciliter aux jeunes prêtres « la préparation des examens annuels, et au clergé en général la « rédaction des conférences ecclésiastiques (Avant-Propos, p. v) ». Nous pouvons ajouter qu'il ne sera pas inutile aux hommes du monde, en présence des objections soulevées chaque jour contre les livres saints au nom des sciences naturelles ou historiques. Les auteurs, chers au clergé parisien, sont MM. Bacuès et Vigouroux, professeurs d'Écriture sainte à Saint-Sulpice, préparés l'un et l'autre, par un long usage de l'enseignement et par des recherches spéciales, à cette tâche importante et difficile.

Ce premier volume, consacré à l'étude de l'Ancien Testament,

comprend une *Introduction générale* et *le Pentateuque* : c'est l'œuvre de M. Vigouroux, chargé d'étudier dans son cours cette partie de l'Écriture sainte. Nous ne parcourrons pas en détail toutes les questions traitées dans l'*Introduction*, l'espace qui nous est fixé ne nous le permet pas ; nous signalerons seulement, dans cette première partie, les points nouveaux ou traités par l'auteur d une manière nouvelle. Ainsi, pour éclairer et fixer la question délicate de l'*inspiration*, M. Vigouroux se sert des décisions récentes du concile du Vatican, qui a expliqué et précisé cette notion de l'inspiration comme ne l'avait fait avant lui aucun concile. L'histoire du *canon*, si difficile et si embrouillée, est aussi étudiée à l'aide des lumières que l'histoire, la critique et des recherches récentes ont jetées sur son origine et ses diverses formes. On sait que les Juifs de Palestine eurent un canon différent de celui des Juifs d'Alexandrie ; ce fait reste constant, mais M. Vigouroux croit pouvoir affirmer l'identité primitive des deux canons et s'appuie pour cela sur des faits historiques qui ne manquent pas de valeur. Quoi qu'il en soit, c'est celui d'Alexandrie, plus complet que l'autre, qui a prévalu et a été adopté par l'Église catholique. Aux livres canoniques se rattachent les *apocryphes*, auxquels M. Vigouroux consacre trente pages ; c'est là une heureuse innovation, car ces livres sont très-étudiés de nos jours et on s'en est quelquefois servi pour battre en brèche nos livres sacrés ; il importe donc d'en connaître le contenu, la date quand c'est possible, et le parti qu'on en peut tirer dans la controverse. A leur occasion, il est question du quatrième livre d'Esdras qui contient, comme on le sait, une lacune au chapitre VII (36-105). Cette lacune, encore presque universellement inconnue, est reproduite tout au long dans le Manuel pour compléter le texte d'Esdras qui se lit à la fin de nos éditions de la Vulgate.

Dans le chapitre consacré *au texte* et *aux versions* de la Bible, nous avons remarqué l'histoire de la Version des septante et celle de la Vulgate. Cette dernière surtout a été traitée par M. Vigouroux avec beaucoup plus de détails et d'intérêt qu'elle ne l'est généralement. On lira avec fruit ce qui est dit des immenses travaux de saint Jérôme pour se préparer à sa traduction, des qualités de la Vulgate que les protestants de bonne foi reconnaissent eux-mêmes, enfin de l'influence que cette version a exercée sur la langue et la civilisation de l'Europe occidentale. Il y a là des pages ravissantes, empruntées par M. Vigouroux à F. Ozanam, et que tout le monde voudra relire. Le chapitre cinquième est encore une heureuse nouveauté, c'est l'*Histoire de l'interprétation biblique* chez les juifs et les chrétiens. Il y a sur l'exégèse des anciens Juifs et la formation des talmuds de Jérusalem et de Babylone des indica-

tions curieuses, peu connues et qui aident à comprendre l'exégèse des premières écoles chrétiennes. De celles-ci, M. Vigouroux passe au moyen âge qu'il venge du reproche d'ignorance au sujet des études scripturaires, puis arrivant à la Renaissance il donne, sur les commentateurs qui se sont succédé jusqu'à nos jours, des renseignements qui permettent de les appprécier, de juger leur autorité, et de consulter facilement leurs ouvrages.

A l'Introduction générale, succède l'étude du *Pentateuque* ou des cinq Livres de Moïse. « C'est, dit M. Vigouroux, p. 260, la partie de « l'Ancien Testament la plus importante à étudier, parce qu'elle est « comme la base et le fondement de tous les autres livres de la loi « ancienne et du Nouveau Testament. La Bible ne se comprend pas « plus sans le Pentateuque, que les Épitres sans les Évangiles. » C'est aussi, avec les Évangiles, la portion de nos livres saints attaquée avec le plus de violence au nom de la critique et de la science, double motif pour y porter toute son application.

L'authenticité et l'*intégrité* des livres de Moïse font l'objet du premier chapitre de la seconde partie. M. Vigouroux ne néglige aucune des preuves traditionnelles ; mais comme de nouvelles attaques ont surgi, il croit être plus utile en dirigeant de préférence de ce côté l'attention de son lecteur. Voilà pourquoi c'est surtout l'*unité de plan* du Pentateuque qu'il s'efforce d'établir, afin de répondre aux critiques allemands et à leurs imitateurs qui prétendent trouver dans ces livres une collection de *fragments* réunis par on ne sait quelles mains à des époques très-diverses. Son analyse très-détaillée lui permet de conclure que « les cinq Livres de Moïse « ont été rédigés d'après un plan suivi et qu'il y règne, depuis le com- « mencement jusqu'à la fin, une véritable unité, non-seulement dans « l'ensemble, mais aussi dans l'arrangement et la disposition des dé- « tails,» (p. 273), et cette conclusion s'applique à la Genèse elle-même dans laquelle « la généalogie est le cadre de l'histoire » (p. 268).

La partie la plus originale et, nous oserions dire, la plus utile du *Manuel*, c'est la réfutation des objections soulevées, au nom des sciences naturelles, contre les premiers chapitres de la Genèse. M. Vigouroux les passe successivement en revue, expose l'objection et donne des réponses courtes, mais nettes, précises et appuyées sur les meilleures autorités scientifiques. S'agit-il de la question des *jours* de la création ? M. Vigouroux montre que ni l'usage de la langue hébraïque, ni la tradition chrétienne bien interprétée ne s'opposent à ce qu'on donne à ce terme le sens d'*époque*, de *période indéterminée*, qu'on a donc mauvaise grâce à reprocher au législateur des Hébreux d'avoir fait tenir toute l'œuvre créatrice dans six jours de vingt-quatre heures.

Le système de Darwin, qui fait descendre l'homme du singe, est aussi résumé et réfuté d'une façon très-claire et très-solide. Ici le professeur d'Écriture sainte s'appuie surtout sur l'autorité des naturalistes éminents qui ont approfondi la question, et il résume ses conclusions par ce mot de l'un d'entre eux : « Il n'existe pas de « passage possible entre l'homme et le singe, si ce n'est à la condi- « tion d'intervertir les lois de développement (*De Quatrefages*, Rap- « port sur les progrès de l'anthropologie). »

L'unité de l'espèce humaine, l'époque de l'apparition de l'homme sur la terre, le déluge, sont traités avec une égale compétence, un égal respect des droits légitimes de la science, une égale conviction qu'ils ne peuvent contrarier en rien les données non moins certaines de la révélation. Ceux que ces questions intéressent aimeront mieux lire tout au long ce qu'en dit M. Vigouroux que d'en trouver ici un résumé nécessairement trop court.

Nous leur signalons encore l'explication très-détaillée que le Manuel donne des *prophéties messianiques ;* c'est là le point capital de nos livres saints et toutes les ressources de la langue, de l'histoire, de la tradition juive et chrétienne, ne sont pas de trop pour l'éclairer ; M. Vigouroux y a largement puisé comme on peut s'en convaincre en lisant la traduction et l'explication de la célèbre prophétie de Jacob, par exemple (cf. n. 343).

D. LE HIR.

1. 2 *. — **114. MÉDITATIONS** (*courtes*) *à l'usage de l'enfance*, suivies de quelques visite au Saint-Sacrement par le P. H.-C. FOURNEL, de la Congrégation de Notre-Sauveur. 1 vol. in-18 de 334 pages, chez l'auteur à Benoîte-Vaux, par Souilly (Meuse) ; — prix : 1 fr.

2-3 *. — **115. MÉDITATIONS** (*petites*) *à l'usage de la jeunesse*, par le même auteur. 1 vol. in-12 de 457 pages (1879). — Prix : 2 fr.

Le nombre des livres de méditations écrits pour la première enfance est fort restreint. Deux ou trois noms seulement de maîtres de la vie spirituelle peuvent être cités : Monseigneur de Ségur et l'abbé Laveau, l'un spécialement pour son livre : *La Piété enseignée aux enfants*, et l'autre pour ses deux petits livres élémentaires à l'usage de l'enfance. A côté d'eux le P. Fournel prend une place d'honneur.

Comme la plupart des livres spirituels ont été composés pour les communautés, s'ils pénètrent dans les familles les pères et les mères songent peu à en faire profiter leurs enfants. Ce sont des trésors cachés. Néanmoins lorsque l'enfant sait lire, lorsqu'il reçoit l'instruction religieuse proprement dite, il ne faut pas que la *leçon*, sur-

tout pour le catéchisme, soit un pour exercice de mémoire. Ce cercle étroit doit être brisé. L'intervalle qui sépare l'instruction de l'éducation doit disparaître. Le P. Fournel s'adresse aux parents chrétiens, aux catéchistes, et leur dit : Que faites-vous du cœur et de l'âme de l'enfant ? Ne pensez pas à l'instruction seulement, mais à l'éducation, à la vraie éducation chrétienne. Ouvrez les trésors de grâce inconnus. Que l'atmosphère bienfaisante de la science des saints circule partout, enveloppe tous les cœurs. Aux saines aspirations du cœur, il faut donner un aliment ; il faut s'adresser à l'âme tout entière, l'élever, lui faire prendre un vol vers les vérités durables, éternelles, et lorsque l'enfant les comprend, les lui faire aimer; il faut que son âme s'identifient avec ces vérités.

Aux enfants eux-mêmes, que demande-t-il ? Rien de trop pénible. Cinq minutes de réflexions deux fois par semaine. Ces livres ne sont effrayants, ni par la longueur des méditations, ni par leur nombre, ni par la méthode, ni par la difficulté de les comprendre. Du reste, l'auteur connaît l'art difficile de parler à l'enfance et à la jeunesse. Le premier volume peut servir aux enfants qui se préparent à la première communion. Il renferme plusieurs séries d'entretiens courts et variés sur les principales vérités de la foi, sur les exercices religieux, les plus importantes fêtes de l'année, sur le *fruit de vie* ou banquet eucharistisque, sur les visites au Saint-Sacrement.

Dans le second volume, quoique le but de l'auteur soit moins de faire connaître la religion et d'en présenter un cours complet que de la faire goûter et pratiquer, cependant il a touché d'une manière plus ou moins explicite à tous les points de la doctrine chrétienne, et tous les sujets de méditation sont substantiels malgré leur peu de développement. Ainsi les jeunes gens et les jeunes filles se familiariseront davantage avec les vérités saintes. Signalons un des côtés originaux de ce travail. Ces deux volumes sont les premiers d'un cours gradué et complet de méditations pour tous les âges et toutes les conditions. Cette publication, nous en avons le ferme espoir, trouvera une petite place à tout foyer, elle sera bien accueillie et goûtée de tous. Alors Dieu sera mieux connu, mieux aimé, et son nom, glorifié par les Anges, sera béni sur la terre. BOEGLIN.

4.5.—**116. MONNAIE DANS L'ANTIQUITÉ (la),** leçons professées dans la chaire d'archéologie près la Bibliothèque nationale en 1875-1877, par François Lenormant.— Paris, Lévy, Maisonneuve, Rollin. 3 vol. in-8°, de XXXII, VIII-302, 484, 285 pages. — 22 fr. 50.

En 1875, M. François Lenormant inaugura dans la chaire d'archéologie près la Bibliothèque nationale un cours sur un sujet tout

les trois premiers sont livrés au public et offrent déjà une foule de problèmes résolus et mis à la portée de tous les lecteurs par la clarté et la précision des données. Ils ont obtenu les applaudissements des savants qui jouissent de la plus haute autorité dans la science numismatique. Pour ceux qui, comme l'auteur de cet article, n'ont aucune prétention au titre de maître en science numismatique, c'est une heureuse fortune de pouvoir appuyer leur sentiment sur celui de M. J. de M. (*Polybiblion*, t. XXIII, p. 40), B. A. (*Revue archéologique*, t. XXXVI, p. 196), et M. Palustre (*Bulletin mon.*).

Il serait impossible, dans le petit nombre de pages dont nous disposons, d'indiquer, même en passant, tous les sujets que l'auteur touche et démontre dans les trois volumes que nous avons sous les yeux. A tous ceux qui s'occupent infatigablement de la question du double étalon, nous recommandons de lire ce que M. F. Lenormant expose si clairement et si abondamment sur les rapports de valeur de l'or, de l'argent et du cuivre, sur le choix du métal étalon aux diverses époques, sur l'alliage des métaux. L'expérience des anciens permet de se faire une opinion, et, parmi nos économistes modernes, il en est certainement qui, dans les études de numismates aussi sérieux, trouveraient d'utiles données. — La monnaie fiduciaire, sans valeur intrinsèque, dans l'antiquité, est aussi un sujet nouveau; l'altération des pièces officielles sous la république romaine, comme sous l'empire, à Athènes, à Milet, fait croire que, dans les temps antiques, la mauvaise foi des gouvernants, sénat, empereur, tyran ou archontes, avait de bien plus graves conséquences que les malversations des agents de Philippe le Bel, par exemple, dont on a beaucoup parlé, non sans motif et griefs suffisants. A aucune époque, dans notre patrie, on n'a vu émettre des pièces d'or formées d'un flan de plomb recouvert d'une pellicule d'or. — Parmi les monnaies fiduciaires, M. F. Lenormant étudie des pièces de bronze frappées sous les Antonins, qu'il croit, très-judicieusement, avoir été destinées à courir dans des exploitations minières entre le Danube et l'Adriatique; ceci est une opinion nouvelle et qui fait penser à certaines monnaies carlovingiennes qui, à l'instar des bronzes romains, portent le mot METALLVM.

Le savant auteur consacre le second et le troisième volume entiers au développement de ce sujet dont l'importance n'échappera à personne : La loi dans les monnaies antiques. Il étudie successivement le droit de monnayage dans l'antiquité dans le monde grec et asiatique, les unions monétaires et les monnaies fédérales chez les Grecs; les monnaies sous la république romaine, sous l'empire, dans les colonies romaines. On peut dire que le sujet est envisagé sous tous ses points de vue. La doctrine monétaire et ses conséquences pra-

tiques dans l'antiquité, mais surtout les deux chapitres consacrés aux magistrats monétaires chez les Grecs et chez les Romains, à l'organisation des ateliers monétaires, aux graveurs, aux ouvriers, chez ces deux peuples, sont remplis de données du plus haut intérêt. Les savants qui étudient spécialement les Saintes Écritures, et même tous les fidèles, auxquels les textes sacrés doivent toujours inspirer le plus profond respect et le plus vif amour, trouveront des explications très-importantes sur les monnaies dont il est parlé dans l'Évangile (t. II, p. 155 et suiv.). Ils ne pourront passer sans une sérieuse attention ce qui est rapporté au sujet de Démétrios, l'orfèvre et monnayeur d'Ephèse (t. III, p. 250). Ils verront aussi avec profit ce que l'auteur dit des médailles de dévotion.

En général ces trois volumes sont nourris de faits et de doctrines, et d'une lecture très-attachante pour tous ceux qui s'intéressent à l'antiquité ; il faut désirer que l'ouvrage se continue et s'achève promptement. Il n'y a nul doute que la suite répondra au commencement, et ce sera un bon et solide ouvrage ; presque un classique en cette difficile matière.

Dom PAUL PIOLIN.

4. 5. — **117. ŒUVRES DE Mgr L'ÉVÊQUE DE POITIERS.** Tome IX. Un volume in-8 de 728 pages (1879) ; Poitiers et Paris, Oudin frères. Prix : 7 fr.

La publication des Œuvres complètes de S. E. le cardinal Pie se poursuit régulièrement, et vient de s'enrichir de ce nouveau volume, composé de pièces de différents genres parues depuis 1875 : homélies, lettres pastorales, circulaires, allocutions, mandements, lettres, instructions, exhortations. L'importance et la valeur ne sont point égales pour toutes ; il y a même là telles pages, sans intérêt historique ou littéraire, qu'on eût pu, à notre avis, laisser de côté ; tout au plus serviront-elles plus tard, dans la vie du pontife, à préciser une date, un fait, un nom propre. Nous n'avons point à revenir sur le haut mérite de l'Évêque de Poitiers comme théologien, comme orateur, comme écrivain ; il suffit d'énoncer les sujets traités ici par lui. Les mandements roulent sur le jubilé universel et le carême de 1875, sur les constitutions synodales de l'Église de Poitiers, sur la mort du souverain pontife Pie IX, sur l'élection de Léon XIII. « Nous avons un pape ! Telle est donc la vitalité que donne à l'Église « sa constitution divine. Nous avions entendu l'impiété triomphante « répéter, après le détrônement de Pie IX, ce qu'elle avait crié sur « la tombe de Pie VI ; déjà même un livre avait paru, intitulé *Le « dernier des papes*. Et voici que, malgré des bouleversements au

« sein desquels aucun régime établi n'eût pu rester debout, parmi des « catastrophes qui n'eussent permis à aucun roi de succéder à un « roi, à aucun empereur de succéder à un empereur, voici, dis-je, « que, par la voie la plus tranquille et la plus régulière, un pape « succède à un pape, Léon XIII à Pie IX. Et, depuis plus de dix-huit « siècles, ce même phénomène de succession légitime s'est renou- « velé deux cent soixante-deux fois, Léon XIII étant le deux-cent- « soixante-troisième vicaire de Celui qui a dit à Simon fils de Jean : « *Pais mes agneaux, pais mes brebis*. Or, que la dynastie pontificale « se perpétue de la sorte au milieu de tant de perturbations sociales « et dynastiques dont l'histoire est remplie, c'est assurément un « prodige dont il nous appartient de prendre acte chaque fois qu'il « se reproduit. Qu'on veuille donc bien ne pas nous disputer notre « heure de joie, de grande joie, et qu'il nous soit permis de ne point « donner de démenti à l'organe du Collège Apostolique : *Annuntio « vobis gaudium magnum : Papam habemus.* » (P. 612.) On sait que Mgr de Poitiers voulut prononcer lui-même, à Solesmes, le 14 mars 1875, l'oraison funèbre de dom Guéranger : ce discours occupe la troisième place dans le volume. Les allocutions et entretiens sont assez nombreux : consécrations d'églises, situation de la congrégation bénédictine de France, retraite pastorale, ouverture du congrès des comités de l Union catholique et aussi la clôture, inauguration, d'un cercle catholique d'Ouvriers, prières publiques pour les chambres en 1875, sacre de l'évêque de Saint-Dié, anniversaire de Migné et de la consécration épiscopale de Mgr Pie, devoir urgent de la génération actuelle envers le sacerdoce, éloge funèbre du comte Lafond, sacre de Mgr d'Anthédon, fête de tous les saints évêques de Poitiers, allocution aux pèlerins de Paris en 1878, homélie de retour de Rome, etc. Les lettres-circulaires y sont aussi en nombre : conditions du Jubilé, quête pour les victimes des inondations du Midi en 1875, denier de Saint-Pierre, Faculté de Théologie de Poitiers, prières publiques en 1877, introduction de la cause de béatification du vénérable André-Hubert Fournet, fondateur des Filles de la Croix, prières pour le commencement de l'année 1879. Le dernier document est une lettre à S. E. le cardinal archevêque de Bordeaux à l'occasion du projet de loi ministériel sur l'enseignement (27 avril 1879).

V. Postel.

PUBLICATIONS DE LA MAISON HACHETTE

3. — **118. NOUVELLE COLLECTION A L'USAGE DE LA JEUNESSE,** format in-8, à 5 fr. le volume, 1880.

119. *Le Neveu de l'oncle Placide*, troisième et dernière partie : l'Héritage du vieux Cob, par J. Girardin. 1 vol. de 352 pages, illustré de 147 vignettes, dessinées sur bois par A. Marie.

120. *Le Chien du capitaine. — Trop curieux. — Les Roses du docteur. — Le Nont Saint-Michel,* par Louis Enault. 1 vol. de 300 pages, illustré de43 vignettes par P. Kauffmann et E. Riou.

121. *Robert Darnetal,* par Ernest Daudet. 1 vol. de 320 pages, illustré de 81 vignettes par Sahib.

122. *Un Nid,* par Mme de Witt, née Guizot. 1 vol. de 292 pages, illustré de 63 vignettes par Ferdinandus.

123. *Franchise,* par Mlle Colomb. 1 vol. de 333 pages, illustré de 113 vignettes, par C. Delort.

124. *Mandarine,* par Mlle Zénaïde Fleuriot. 1 vol. de 315 pages, illustré de 96 vignettes, par C. Delord.

Ces six ouvrages ont été écrits pour le *Journal de la Jeunesse*, dont le succès toujours croissant est dû au luxe des illustrations, au choix délicat des nouvelles intéressantes et variées qu'il renferme. Artistes, auteurs, éditeurs, rivalisent de zèle, de talent et de goût.

L'Héritage du vieux Cob, « l'oncle d'Amérique », n'est pas à dédaigner... deux millions de dollars ! La recherche de l'héritier a été difficile, pleine d'incidents dramatiques ; les obstacles pour entrer en possession de l'héritage ne seront pas moins grands. Mais l'oncle Placide est là enhardi par ses premiers succès, résolu à tout, il part pour le Nouveau-Monde, avec quelques amis, et son neveu Emile Charlier, l'heureux héritier du vieux Cob. Oncle et neveu doivent « se bien tenir sur leurs gardes » ; le fameux héritage a excité beaucoup de convoitises. Contre eux s'organise la guerre de ruses, plusieurs complots se forment. De taille à se défendre, oncle et neveu poursuivent les recherches sans se déconcerter. Le fameux *detective* de New-York, Poinsett, digne émule de M. Lecoq, leur « prête le secours de ses lumières »: L'héritage est retrouvé, et en homme de cœur, en bon patriote, Emile Charlier consacre la moitié de sa fortune à la libération du territoire français. Cette troisième partie de l'ouvrage de M. Girardin est une intéressante peinture des mœurs américaines.

M. Enault est un charmant et spirituel conteur. Dans la première

veillent dans toute leur énergie. L'éloignement, l'effort, les privations ne sont comptés pour rien. Il travaille sans relâche pour glorifier le nom de son père, et achève les inventions entrevues par le génie impuissant. Quand un jour il inscrit sur la principale machine : *Calanville et fils*, il se proclame le plus heureux des hommes. Mais la douleur se place à côté de la joie. En apprenant que la machine marche : « Maintenant je puis mourir, dit Amélie à demi-voix en joignant les mains ; mon Dieu me laisse aller en paix. » L'œuvre de la patience était achevée comme celle de la persévérance et du dévouement. L'auteur, madame de Witt, appartient à la religion protestante. Il nous a été impossible de découvrir si la famille Calanville fréquentait l'église ou le temple ; mais nous n'avons rien trouvé qui pût blesser nos croyances. Sous tous les yeux peut être mis ce tableau d'une famille où règnent l'union des cœurs, le respect, l'affection mutuelle, l'abandon à la Providence.

Franchise travaille comme Durandal. C'est une fière et redoutable épée mise au service de sire Hugues de Rûlamort, au pays de Poitou. Elle est le seul héritage d'Aimery *au clair visage*, et, entre bonnes mains, elle porte de beaux coups. Anglais et chevaliers de France se font la guerre sans trêve. Au château de Rûlamort, Aimery s'est exercé au noble métier des armes. Quoique fort jeune, « le gentil page » accompagne sire Hugues à la guerre. Tous deux sont grièvement blessés dans une embuscade où les a fait tomber Jehan de Rochaiguë, chevalier félon passé à l'ennemi. En mourant des suites de sa blessure, le sire de Rûlamort donne à Aimery le fief de Valpierreuse, et lui recommande dame Aliénor, sa femme, et sa fille Agnès. Son suzerain le baron de Maulignage veut forcer la veuve, en vertu du droit de garde-noble, à marier Agnès à Jehan de Rochaiguë. Aimery accuse Jehan d'avoir attaqué en trahison le seigneur Hugues, de s'être conduit avec félonie dans le combat et de l'avoir blessé mortellement par traîtrise. Cette accusation, il la renouvelle plus tard en présence du roi d'Angleterre. Comme les preuves manquent on a recours au jugement de Dieu. Aimery vainqueur ne veut point profiter de la clause qui lui donne le château de Rûlamort pour prix du combat, et s'en va guerroyer au loin pour acquérir « los et renom ». A son retour, deux ans après, Aimery *au clair visage* sire de Valpierreuse et de Rochaiguë épouse damoiselle Agnès de Rûlamort. Dans l'ouvrage de madame Colomb, rempli de traits charmants, le lecteur trouvera d'excellents modèles de vertu, de bravoure, de résignation et de charité, de plus, une excellente leçon d'histoire.

Petite-fille d'un Européen devenu mandarin en Chine, héritière du surnom de sa mère, fille de Langallon, officier supérieur de la

marine française, *Mandarine* revient en France pour assister à la mort de son père, englouti dans un naufrage avec toute sa fortune. Orpheline à l'âge de douze ans elle est adoptée par un brave matelot breton, garde maritime de Kernenret, Christophe, qui a servi sous M. Langallon. Pour Mandarine la vie est triste, hélas ! car la belle-mère de Christophe, la vieille Guilbenn, est pour elle une cruelle marâtre. La jeune fille pleure souvent, aux prises avec la souffrance, à la pensée de la mort des siens ; mais les religieuses qui l'ont élevée l'ont apprise à prier ; la prière est sa grande consolation. Au château, dans la famille Davrancourt, elle trouve des visages amis et les joies les plus douces. Par son courage et sa présence d'esprit, Mandarine préserve d'une mort certaine la famille de Cadreville. Reconnaissante, celle-ci use de son influence pour la faire entrer à l'institution des jeunes filles de Saint-Denis. Nous espérons que mademoiselle Z. Fleuriot, dont l'ouvrage est très-intéressant, nous fera connaître la suite de l'histoire de cette charmante enfant.

Alex. Villerais.

4.—125. SAINTE-ANNE D'AURAY (histoire du pèlerinage), par l'abbé Max. Nicol, professeur au petit séminaire de Sainte-Anne. Sainte-Anne, librairie du pèlerinage. — Paris, Victor Palmé, 1879. In-8 de XII-337 p. et 12 planches gravées. — Prix : 10 fr.

Le pèlerinage de Sainte-Anne, près d'Auray, est sans contredit l'un des plus fréquentés de la France ; mais pour la Bretagne il est le sanctuaire privilégié, il est le cœur de cette généreuse province.

Il existait déjà quelques ouvrages dignes d'attention sur la merveilleuse histoire de Sainte-Anne d'Auray ; mais le livre de M. l'abbé Max. Nicol est destiné à faire connaître d'une manière plus complète et plus sûre les prodiges qui ont illustré le sanctuaire. On peut dire que si les livres n'ont pas manqué au pèlerinage d'Auray, si les écrits qui en parlent indirectement sont encore plus nombreux, il n'en existe aucun qui le fasse connaître d'une manière aussi complète et qui se lise plus agréablement que le présent travail.

L'auteur nous dit lui-même qu'il s'est proposé de mettre en relief l'action puissante de sainte Anne, choisissant un peuple pour en faire son peuple, prenant un laboureur pour exécuter ses desseins, et continuant, pendant plusieurs siècles, à développer au milieu de ses fidèles Bretons cette dévotion dont on contemple aujourd'hui les magnificences.

Une introduction historique sur Sainte Anne et sur l'état de la Bretagne au commencement du XVII[e] siècle ouvre le volume. Abordant ensuite l'histoire du pèlerinage, l'auteur groupe autour de quatre

titres généraux tous les faits qui la composent. LA STATUE rappelle les apparitions de sainte Anne, les épreuves du bon Nicolazic et le commencement du triomphe. Avec LA CHAPELLE, les Carmes fondent leur monastère, les pèlerins affluent, et nous arrivons à l'époque actuelle, en passant par la période sinistre de la Révolution française. LA BASILIQUE résume l'histoire contemporaine. Le culte de sainte Anne rayonne partout, de ce centre qu'elle s'est choisi ; ses manifestations admirables amènent des foules immenses à ses pieds ; les populations concourent avec enthousiasme à l'érection du monument, chef-d'œuvre de l'art et de la charité. Enfin LES FAVEURS montrent les liens intimes qui unissent les enfants à la mère, ceux qui souffrent sur la terre à celle qui les bénit du haut du ciel.

Pour ne pas couper son récit, l'auteur a ajouté, sous forme d'appendice, outre les documents pontificaux, c'est-à-dire six brefs de Pie IX reproduits dans leur texte original, les ordonnances de l'évêque de Vannes et un discours du même prélat, tous intéressant le pèlerinage, une prose très-belle tirée du Missel gothique, *secundum insignis ecclesiæ Venetensis usum*, imprimé à Paris, en 1535, et des cantiques en l'honneur de sainte Anne, une notice sur sa confrérie et l'histoire des lieux célèbres qui entourent le sanctuaire.

Tel est le plan que l'auteur indique dans sa préface et qu'il a fidèlement suivi dans le cours de son ouvrage. Pour l'exécuter d'une manière complète, il n'a pas épargné les recherches comme il le dit et comme il est facile de s'en convaincre en lisant le livre en entier, car il a donné une attention égale à toutes les parties.

En historien consciencieux, M. l'abbé Nicol commence par faire connaître les ouvrages qui lui ont servi de guides dans le récit de la fondation du pèlerinage. Ce sont surtout *les Grandeurs de sainte Anne*, par le P. Hugues de Saint-François, carme, dont le livre parut en 1657 ; *la Gloire de sainte Anne*, par un Père de la Compagnie de Jésus : deux auteurs contemporains et qui avaient intimement connu Nicolazic. Puis les documents fournis par les Bollandistes et par dom Lobineau ont été aussi mis à contribution, mais surtout un manuscrit conservé dans les archives du pèlerinage a été très-utile, car il contient les déclarations textuelles faites par Nicolazic en présence de la commission réunie à Plumeret par ordre de l'autorité épiscopale. D'autres documents et même parfois des *ex-voto* conservés dans la basilique viennent appuyer les citations puisées aux archives de l'évêché de Vannes et surtout à celles du département. Quant aux faits contemporains, M. l'abbé Nicol en a été le témoin, l'historien et le chantre à mesure qu'ils se produisaient. Il n'a jamais manqué, en effet, d'envoyer à la *Semaine religieuse* de Vannes, le récit des solennités qui se sont accomplies dans le sanc-

tuaire de Sainte-Anne. Nous disons de plus, qu'il en est le chantre, car l'auteur a souvent contribué par des poésies remplies de verve et de piété à orner ces fêtes qui ont attiré les prélats et les populations de la Bretagne entière.

S'il nous était possible de suivre les récits de M. l'abbé Nicol, nous aurions à dérouler des tableaux remplis de charme et de poésie, et toujours appuyés sur les faits authentiques. Ainsi cette dévotion à sainte Anne si fortement enracinée dans le cœur et l'âme de tous les vrais Bretons, la tradition la fait remonter jusqu'à saint Mériadec, évêque de Vannes au VII[e] siècle, et aux premiers pèlerinages des Bretons aux Lieux-Saints de la Palestine. Dix siècles s'écoulent et voient l'Armorique souvent ravagée par des guerres ; mais la piété à sainte Anne reste profonde et se révèle par des légendes qui sont l'expression vivante des sentiments de la masse. En 1623, le bon Nicolazic, du village de Keranna, est choisi de Dieu pour réveiller le culte de l'aïeule du Sauveur. Elle se révèle à lui sous les formes les plus merveilleuses. Malgré les contradictions les plus fortes, malgré son impuissance personnelle, Nicolazic, soutenu et encouragé par les dignes enfants de Saint-François, les capucins d'Auray, retrouve la statue de sainte Anne, enfouie depuis des siècles sous les débris de son ancien sanctuaire. Les pèlerins accourent ; l'évêque de Vannes, Sébastien de Rosnadec, institue une commission pour s'informer de l'authenticité des faits, et reconnaît les marques certaines de l'intervention divine dans les événements qui viennent de s'accomplir.

Alors une chapelle s'élève ; les Carmes sont appelés pour la desservir ; la dévotion du peuple suffit d'abord à tous les frais ; mais bientôt les grands du monde unissent leurs offrandes et une belle église et un vaste cloître s'élèvent au milieu de l'enthousiasme universel. Anne d'Autriche se signale par son zèle pour le sanctuaire de sa patronne ; le Souverain Pontife Urbain VIII accorde des indulgences, et la confrérie de Sainte-Anne est fondée. Comblé de consolation à la vue de tant de merveilles le pieux laboureur Nicolazic s'éteint à l'ombre du temple de sa bonne maîtresse. Un grand pécheur, devenu un grand pénitent, Pierre Le Gouvello de Keriolet, s'attache aussi à cet asile sacré où il retrouve la paix de l'âme et les ineffables consolations de la religion. Henriette de France, reine exilée d'Angleterre, la duchesse d'Orléans, la grande-dauphine viennent demander au pied de l'autel de la sainte aïeule du Sauveur des moments de bonheur que les grandeurs de la terre ne donnent jamais.

A Sainte-Anne comme partout la Révolution se montre satanique. Mais la foi des Bretons était trop ferme pour se sentir atteinte. Elle ne parut même que plus vivace et plus ferme. Aussi, dès les premiers

moments de calme ils accoururent aux pieds de celle qui a choisi leur pays pour son pays d'adoption.

« Nicolazic aurait voulu bâtir, en l'honneur de sainte Anne, une église *grande comme une cathédrale;* il semble qu'il ait eu un pressentiment des merveilles qui devaient s'accomplir de nos jours. » On a vu, en effet, dans nos temps si malheureux et si troublés, une vaste et harmonieuse basilique construite rapidement grâce au zèle de Mgr Dubreil, aujourd'hui archevêque d'Avignon, de Mgr Gazailhan, et de leur digne successeur Mgr Jean-Marie Bécel, actuellement évêque de Vannes. Mais il est juste de ne pas oublier l'infatigable dévouement de M. l'abbé Guillonzo, premier chapelain du pèlerinage qui parcourut les villes et les campagnes de la Bretagne pour recueillir les aumônes nécessaires à l'accomplissement de cette grande entreprise, ni le talent de M. Departhes, l'architecte de l'œuvre.

Nous ne pouvons essayer de reproduire en quelques lignes les belles fêtes dont l'église de Sainte-Anne fut témoin lorsque le Souverain Pontife Pie IX, eut permis de couronner solennellement la statue de sainte Anne. Jusqu'alors les honneurs du couronnement solennel avaient été réservés à la très-sainte Vierge ; par ses instances réitérées, Mgr Bécel obtint ces mêmes honneurs pour la sainte aïeule du Verbe incarné. Pour rendre l'expression de bonheur que ressentirent tous les témoins de cette émouvante solennité, M. l'abbé Nicol répète ces paroles d'un poète populaire :

Il n'eût pas été Breton dans son cœur
Qui n'eût, en ce jour, pleuré de bonheur.

Ce fut aussi dans cette solennité que Mgr Émile Freppel, alors doyen de Sainte-Geneviève, prononça un remarquable discours, aujourd'hui répandu partout.

Les fêtes qui accompagnèrent la consécration de la Basilique ne furent pas moins belles et la piété expansive des populations ne se manifesta pas avec moins de bonheur. On retrou e tous ces sentiments dans les belles pages de M. l'abbé Nicol. Mais ce qui nous touche plus encore, c'est ce flot incessant de pèlerins qui se dirige en tous les temps vers le sanctuaire d'Auray. « En Bretagne, chacun semble avoir à cœur de justifier le mot du poète parlant de notre patronne :

C'est notre mère à tous ; mort ou vivant, dit-on,
A Sainte-Anne, une fois, doit aller tout Breton.

« Si l'on n'a pas visité le célèbre sanctuaire, il manque quelque chose dans la vie, et, pour accomplir ce pèlerinage, les Bretons font de durs sacrifices et portent gaîment de pénibles fatigues (p. 190). »

Rien n'est plus propre à donner à toutes les âmes chrétiennes le

désir d'accomplir ce saint voyage, que le livre de M. l'abbé Nicol. Écrit d'un style correct, élégant, rapide et du meilleur goût, il est animé d'un bout à l'autre par une piété tendre et communicative. Quoique nous ayons déjà insisté sur l'authenticité des documents consultés par M. l'abbé Nicol, nous croyons devoir y revenir encore; tant cette qualité nous paraît importante dans un ouvrage qui est en même temps une œuvre historique et une œuvre de piété.

Il est juste d'accorder une mention spéciale aux douze planches gravées qui ornent ce beau volume. Toutes représentent des monuments qui se rapportent au culte de sainte Anne.

Ce beau volume sorti des presses de MM. Vincent Forest et Émile Grimaud, de Nantes, fait le plus grand honneur à ces éditeurs par la correction du texte, la beauté des caractères et des ornements.

Nous ne saurions mieux terminer ce compte-rendu qu'en citant quelques lignes d'une lettre adressée à l'auteur par Mgr l'évêque de Vannes : « Mon cher abbé, je vous félicite sincèrement et vous remercie de tout cœur d'avoir consacré à glorifier sainte Anne et à faire mieux connaître son sanctuaire de prédilection les rares loisirs que vous laissent les importantes fonctions du professorat. — Vous écrivez, en prose comme en vers, avec une distinction qui vous a valu, d'ailleurs, d'honorables suffrages. La méthode et le goût qui caractérisent vos publications, sont de nature à faire apprécier les leçons que vous donnez à vos élèves. » Dom PAUL PIOLIN.

4. — **126. SAINT JÉROME**, par M. le comte de LAMBEL. 1 vol. in-18 jésus de 312 p. Paris, 1880, C. Dillet. Prix : 2 fr.

Voici un bon et excellent livre, la vie d'un grand saint, d'un grand docteur, un récit plein de leçons utiles, une œuvre modeste dans sa forme et dans ses proportions, mais d'un intérêt capital et d'une véritable valeur. Tout le monde connaît le nom de M. le comte de Lambel. L'auteur de la *Vie de saint Jérôme* a donné déjà ailleurs la preuve de son talent et de sa foi religieuse. Les études sérieuses d'histoire et de critique lui sont familières; et, autant que personne, il a pu apporter sur des questions importantes plus d'une appréciation neuve et plus d'un renseignement précieux.

La biographie, même succincte, de saint Jérôme, est un sujet heureux, riche, et qui a surtout le mérite de l'à-propos. Nous ne sommes plus au temps où citer les Pères de l'Église était une hardiesse et semblait une hérésie de goût. Grâce à Dieu, et le bon sens aidant, justice a été faite de bien des préjugés; et ce fut l'honneur de l'Université d'avoir élevé la première protestation contre les théories étranges acceptées sur ce point par le XVIIIe siècle.

des amis fidèles et des illustres matrones dont il était l'âme et le centre, il ne put jamais détacher tout à fait ses regards et sa mémoire de ces pentes méridionales des Alpes illyriennes, sauvages et paisibles, si douces et tant aimées.

Pour bien connaître saint Jérôme, il faut le chercher, l'étudier dans ses lettres. M. le comte de Lambel, qui l'a compris avec ce sens historique et critique qu'il possède à merveille, a multiplié les citations. Saint Jérôme est là, vivant et parlant; c'est lui-même, avec son cœur tant de fois brisé, avec ce besoin perpétuel d'action et de travail, de dévouement et d'amour; il va, il vient, il agit, corrigeant, traduisant, commentant les œuvres et les choses; il suffit à mille besognes; conseils, reproches, consolations, enseignements, encouragements, il donne, il distribue, il prodigue tout et à tous.

« Les œuvres d'érudition, la correspondance, la direction des « consciences, et les soins à donner aux nombreux pèlerins ont « occupé Jérôme jusqu'à ses derniers jours. Vieillard, il travaillait « comme dans sa jeunesse, et ne voulait pas entendre parler de « repos, tant qu'il n'avait pas conquis le royaume du ciel. » (Chap. XI, p. 288.)

La mort vint enfin. Jérôme était prêt depuis longtemps et attendait l'heure. D'amères tristesses assombrissaient ses derniers jours. Peu à peu le vide s'était fait autour de lui. Fabiola, Épiphane, Toxotius, Paula, Eustochie, Pammaticus, Marcella n'étaient plus. Aux douleurs personnelles s'ajoutaient les catastrophes sociales. Cette belle âme fatiguée ne tenait plus à la terre par aucun lien. « Le 30 sep- « tembre 420, dit M. de Lambel, Jérôme entrait à son tour dans la « vraie patrie. » (P. 304.)

La peinture s'est inspirée de cette grande figure. Sans parler des *Sainte Famille* et des *Vierge glorieuse* où l'a si souvent placée l'interprétation intelligente des artistes, des fresques célèbres et des toiles signées de noms illustres ont rappelé les faits saillants de cette existence si variée et si complète. Mais il est une œuvre d'art, admirable et populaire entre toutes, qui semble avoir merveilleusement reproduit la physionomie puissante et originale du vieux solitaire de Bethléem. C'est dans la *Dernière communion de saint Jérôme*, cette page capitale du Dominiquin, qu'il faut contempler le noble et fier apôtre, vieilli dans la pénitence et le combat, le prêtre austère, plein de foi, d'humilité et d'abnégation, ne tenant plus à la terre et ne cherchant que les cieux. Son lion à ses pieds, à genoux sous un portique grec tout ouvert et qui laisse voir le ciel et la campagne, soutenu et entouré par ses amis, presque nu, cherchant à joindre ses mains qui tremblent, le front illuminé d'un rayon d'en haut, Jérôme va recevoir l'Hostie sainte. Mais déjà son regard a un reflet d'espé-

rance et de joie qu'on ne lui a pas connu pendant sa vie : on devine que l'âme va partir, et les Anges planent au-dessus de sa tête et descendent vers lui pour l'emporter à Dieu.

RENÉ DES CHESNAIS.

5.— **127. SOCIALISME CHRÉTIEN** (le) par Charles PÉRIN professeur de droit public et d'économie politique à l'université catholique de Louvain. — Paris, Lecoffre 1879. 1 vol. in-8, 75 pag., 1 fr. 50.

Je me souviens d'avoir lu dans l'un des derniers numéros du *Journal des économistes*, ce vœu de M. J. Garnier. « Il serait nécessaire de dégager le catholicisme et le christianisme du reproche de socialisme. Il faudrait débrouiller le chaos des catholico-révolutionnaires et des christiano-socialistes... etc.

Si M. Garnier a lu la brochure de M. Périn il n'a dû être satisfait qu'à demi. M. Périn ne dégage pas tout à fait le catholicisme du reproche de socialisme, car il y a un socialisme chrétien. Mais il débrouille parfaitement ce qui pouvait être à l'état de chaos aux yeux de l'économiste français.

« Tel qu'on l'entend ordinairement, le socialisme, dit M. Périn, peut être défini : un système de réglementation communiste inspiré par la passion utilitaire et par la passion égalitaire. »

Il s'agit là du socialisme non chrétien.

Le socialisme chrétien est tout le contraire. Depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, rêveurs d'utopies et révolutionnaires ont voulu faire le bonheur de l'humanité en la soumettant aux plus minutieuses règlementations, ou en lui laissant la liberté la plus illimitée. Dans la République de Platon, ni liberté ni propriété. Ailleurs, tout le monde est aux travaux forcés. En Allemagne, on demande à l'État de supprimer toute initiative personnelle ; en Russie, les nihilistes cherchent à faire table rase de toutes les institutions existantes. Ici on veut être le plus gouverné possible ; là, dans une indépendance absolue. Les uns font d'un pays une immense maison de commerce remplie de commis. C'est ce qu'on appelle la collectivité. Les autres laissent à chacun sa liberté en répétant la formule des physiocrates : « Laissez faire, laissez passer. » C'est ce qu'on appelle l'individualisme.

L'économie chrétienne évite tous ces excès. Elle admet une réglementation nécessaire, c'est elle qui est commandée par la justice et par la morale. Si par exemple le père de famille et le patron ne sont pas ce qu'ils seraient si la foi chrétienne régnait dans leurs cœurs, on demandera à l'État de surveiller le travail des femmes et des

enfants dans les manufactures. Les mauvaises passions de pères dénaturés et l'avidité d'industriels égoïstes ne tarderaient pas à exploiter les faibles et à créer un esclavage nouveau, si l'on ne prenait la défense des opprimés.

A part cette tutelle salutaire, les associations catholiques sauvegardent la liberté du travail, et des industriels chrétiens du Nord, ont déclaré naguère que « les gouvernements doivent s'abstenir de prendre en matière de travail et de production, une direction qui ne leur appartient pas ». (page 27).

La propriété est également respectée par les catholiques qui sont loin de réclamer la liquidation sociale, et de livrer l'outil au travailleur, la mine au mineur, l'usine au forgeron, et la terre au laboureur.

Dans les œuvres d'enseignement, de prévoyance, d'assistance mutuelle, d'association ouvrière, de patronage, rien qui ressemble à la collectivité communiste. La charité chrétienne est le lien puissant qui réunit, mais sans nuire à la dignité humaine et à la liberté.

Le socialisme non chrétien recherche avant tout les jouissances et le bonheur. Il se propose de donner satisfaction aux passions. Il ne craint pas de surexciter les désirs et les convoitises, et l'on dirait qu'il a le secret de supprimer quelque jour la misère, la douleur et la pauvreté.

Que demande au contraire le socialisme chrétien, à l'ouvrier et au pauvre ? L'abnégation, la modération, le renoncement. Plus de poursuite effrénée des jouissances et de la richesse. Seulement, comme compensation, il assure le dévouement des classes privilégiées à qui Dieu a donné les biens en plus grande abondance, et il promet aux vertueux les immortelles récompenses d'une autre vie.

Est-il encore d'autres différences ? Oui. Les socialistes qui ne s'inspirent pas des principes chrétiens poursuivent une égalité et une fraternité qui ne laissent plus de place aux supériorités naturelles. Je ne parle pas de ceux qui prennent pour symbole de leurs théories radicales la charrue qui met dessus ce qui était dessous, et dessous ce qui était dessus.

L'association chrétienne met l'harmonie entre les différentes classes sociales, mais sans rien sacrifier à la passion égalitaire. En haut elle inspire le dévouement, la charité ; plus bas la charité et la reconnaissance, et ainsi concilées, les diverses fractions de la société marchent dans la paix à l'accomplissement de leurs destinées temporelles et éternelles.

Veut-on des exemples vivants ? On a l'œuvre des cercles catholiques, et la corporation chrétienne de M. Harmel.

Là se rencontrent la sollicitude paternelle pour l'ouvrier et l'esprit

d'hiérarchie ; une reglementation indispensable qui ne gêne nullement la liberté des travailleurs ; un doux sentiment de charité qui n'a rien de commun avec la passion égalitaire, et la vraie fraternité qui fait reconnaître le même Dieu pour père.

Tel est le socialisme chrétien. Il importait de le faire connaître. On peut sans crainte s'en déclarer l'apôtre ; car il a ses origines dans l'Évangile, et c'est le seul moyen de conjurer le péril social, et de détourner les orages qui grondent sur nos têtes.

V. Hély.

Docteur ès lettres et en théologie.

4. 5. — **128. SOCIÉTÉ-GOERRES (la).** *Sa genèse et ses publications.* Paris, Lethielleux, dépositaire.

L'action providentielle du dernier concile œcuménique n'est nulle part plus visible qu'en Allemagne. Plus que partout ailleurs, les principes proclamés par la *Réforme* du seizième siècle avaient exercé dans ce pays à la longue une influence délétère sur la science dite catholique, et le joséphisme, le fébronianisme, suivis des systèmes anticatholiques de Baader, Wessenberg, Hermès et Guenther avaient réussi à déplacer la science de sa base traditionnelle, qui est l'enseignement infaillible de l'Église, et à lui substituer, à une certaine mesure, la raison humaine. Il est vrai qu'une réaction s'était produite dans la première moitié de ce siècle, où Joseph de Goerres écrivait sa *Mystique chrétienne,* George Phillips son célèbre *Droit ecclésiastique,* Moehler sa *Symbolique,* Klée ses ouvrages théologiques et où Doellinger promettait de compléter cette pléïade admirable de savants courageux qui, réunis à l'université de Munich, portaient le défi aux tendances rationalistes du siècle. L'épisode Lola-Montez qui, avec les orages de 1848, entraîna la démission du vieux roi Louis, la mort successive de la plupart des grands hommes que nous venons de nommer, surtout l'avènement sur le trône de Bavière du roi Maximilien, qui était imbu des principes de Schelling, contribuèrent à ramener le triomphe du rationalisme dans l'enseignement de cette université catholique. Seul Doellinger, qui restait encore, aurait pu peut-être enrayer le courant antireligieux, si l'énergie de son caractère avait été à la hauteur de son érudition. Mais ce savant devint le courtisan du roi philosophe, dont il s'assimila les principes. Nous eûmes dès lors les déplorables conférences à l'Odéon, le congrès des savants, enfin... Janus et le vieux-catholicisme. Certain nombre de *professeurs* suivit dans sa chute celui dont les savants rationalistes avaient fait en quelque sorte une déité scientifique, qui promettait lui-même, dans sa suffisance, *d'entraîner des*

l'illustre M. Le Play de négliger la philosophie, et il avoue qu'elle ne leur est pas étrangère ; d'être indifférent à la religion, et il en admet le côté religieux ; de cultiver exclusivement et imparfaitement la science expérimentale qui les caractérise, et il les présente (t. II, p. 357) comme renfermant la science véritable de la société, comme s'harmonisant avec la doctrine du *Syllabus*. En somme, cet *Exposé critique* atteste un grand savoir ; mais de même que le *Rôle social des idées chrétiennes*, il réclame une révision sérieuse qui le rende méthodique et homogène, qui rectifie certains jugements.

Ainsi remis sur le métier, ces deux volumes seront appelés à faire tout le bien que l'auteur a voulu. Ils seront pleinement dignes de son talent et de ses bonnes intentions. GEORGES GANDY.

5. — **177. LA SAINTE BIBLE AVEC COMMENTAIRES.** — *Les livres des Rois*, introduction critique et commentaires, par l'abbé CLAIR, du diocèse d'Autun ; traduction française, par l'abbé BAYLE. — 2 vol. in-8. Lethielleux (1879). — Prix pour les souscripteurs : 15 fr. 40. Vendu séparément : 22 fr.

Les deux premiers livres des Rois selon la Vulgate portent, dans l'hébreu, le nom de livres de Samuel et forment un ouvrage à part. Ce n'est pas sans raison, puisqu'ils ne sont ni du même auteur, ni de la même époque que les deux derniers livres. Aussi M. Clair leur consacre-t-il une préface spéciale. Dans cette préface, qui dénote de profondes recherches et de nombreuses lectures, M. Clair réfute en détail les hypothèses imaginées par les Allemands pour expliquer la composition et la formation de ces livres ; puis, abordant les livres eux-mêmes, il en fait connaître le plan et le contenu, donnant aux questions d'authenticité, de véracité, d'auteur, de date, les solutions de la critique orthodoxe.

Les deux livres de Samuel comprennent une période de cent vingt-cinq ans environ. C'est l'histoire des *origines de la royauté en Israël*, et l'on peut dire que cette idée, à laquelle tout se rapporte dans l'ouvrage, en est vraiment l'âme. Trois personnages principaux : Samuel, Saül et David, occupent la scène et ce sont les traits de leur vie publique et privée, leurs discours, leurs entreprises, leurs vertus, leurs défauts, leurs guerres, etc.... qui passent successivement sous les yeux du lecteur. Cependant ce ne sont pas de simples annales ; ce qui le prouve, c'est que souvent l'ordre chronologique est délaissé, parce que l'auteur veut rapprocher des faits dont le groupement est nécessaire pour faire ressortir son but. Ce but, nous l'avons dit, c'est de montrer l'origine de la royauté en Israël. S'il y a unité de vues dans le livre, on ne peut le considérer comme un assemblage de

fragments divers, comme une œuvre de compilation, et l'on voit tomber aussitôt cet échafaudage si laborieusement construit par la critique allemande pour expliquer la formation de ce livre. On voit en même temps qu'il ne faut pas prendre à la lettre les prétendues contradictions qu'elle croit y découvrir et les répétitions nombreuses qu'elle y signale, toujours pour étayer son système. M. Clair fait bonne justice aussi bien de l'hypothèse fragmentaire que des prétendues contradictions; puis il conclut (p. 29) que « les livres de « Samuel sont un ouvrage original dont l'auteur, tout en s'aidant « des documents qu'il avait à sa disposition, a travaillé d'après un « plan bien arrêté ».

Ces documents, on peut, en s'aidant des renseignements fournis par les livres des Rois et les Paralipomènes, les ramener à un triple genre d'écrits: écrits prophétiques, annales historiques, morceaux poétiques dont les écoles de Prophètes avaient sans doute la garde. De nombreuses hypothèses ont été proposées pour expliquer comment l'auteur des livres de Samuel a mis en œuvre ces documents divers; mais dans toutes ces hypothèses, on admet en principe que l'auteur s'est servi pour son travail de documents anciens et même contemporains, ou peu s'en faut. Cet aveu suffit pour conclure que l'historien est digne de foi et à l'abri du soupçon.

C'est du reste la conclusion à laquelle on arrive en étudiant directement les livres de Samuel. « Ces livres, dit Mgr Meignan, « ne ressemblent point aux fictions ingénieuses de l'auteur de « Télémaque. Ils ne sont pas non plus une œuvre politique, un « panégyrique ou une satire. On a dit que l'auteur s'était proposé quel- « que chose d'analogue aux parallèles de Plutarque; qu'il a voulu « peindre, en les opposant l'un à l'autre, un bon et un mauvais roi, « Saül et David. Cette hypothèse n'a rien de sérieux. » (P. 41.) C'est donc bien un *livre historique* et non un ouvrage de morale que l'auteur des livres de Samuel a voulu écrire et dès lors, dans son récit, il faut tout accepter, les faits merveilleux aussi bien que les faits naturels. Nous savons bien qu'il existe une école historique dont l'axiome fondamental est la négation du merveilleux et du surnaturel. Mais que cette école nous explique l'établissement si extraordinaire de la royauté chez le peuple juif, qu'elle nous explique surtout le rôle si important et si nouveau des prophètes près du peuple et près des rois, et nous conviendrons qu'il faut effacer le merveilleux de nos récits; jusque-là nous continuerons à dire avec M. Clair « que « les livres de Samuel sont vraiment un livre historique, et non « point un mélange confus de vrai et de faux, de légende et d'his- « toire» (p. 53). Avec lui nous avouerons aussi que l'auteur de ce livre nous est complétement inconnu; peut-être était-il prophète et sans

doute il sortait de ces écoles célèbres de prophètes dont M. Clair nous fait apprécier, à la page 67 et sq., le rôle et l'importance. Quel qu'il fût, il n'était certainement pas le même que l'auteur des deux derniers livres des rois, car il vivait près de quatre siècles avant lui. « Il est probable en effet, dit M. Clair (p. 35), que les livres « de Samuel ont été composés après le schisme de Jéroboam, mais « peu après, c'est-à-dire dans les commencements du x[e] siècle « avant notre ère. » C'est aussi l'avis du savant évêque de Châlons, Mgr Meignan, qui a écrit un livre si remarquable sur les prophéties messianiques dans les deux premiers livres des Rois.

Signalons encore, dans cette préface, une intéressante dissertation sur le fait si singulier de l'évocation de Samuel et de son apparition à Saül (I Rois, xxviii, 11 et sq.).

A partir de la page 80, M. Clair ne s'occupe plus que des deux derniers livres des rois, et reprend, à leur sujet, l'étude des questions qu'il a traitées à l'occasion des deux premiers. Cet ouvrage, qui se distingue essentiellement de l'autre, puisqu'il n'est ni du même auteur, ni de la même époque, raconte l'histoire du gouvernement théocratique sous les rois, à partir de Salomon, pendant une période de quatre cent cinquante-cinq ans environ. L'auteur suit généralement la méthode et les procédés des annalistes, c'est-à-dire l'ordre chronologique, quoique ses livres ne soient pas de simples annales. En effet l'idée dominante de l'écrivain dans son travail, c'est de montrer « la « perpétuité de la royauté dans la maison de David, en vertu des pro- « messes divines » (p. 88). C'est en s'éclairant de cette idée que M. Clair montre l'unité de plan, de méthode et d'auteur, et venge les deux derniers livres des rois des reproches déjà adressés aux premiers par les rationalistes ; ces livres ne sont donc ni un assemblage de parties mal soudées entre elles, ni un recueil de documents d'origine et de mains différentes ; les contradictions qu'on y découvre peuvent s'expliquer, les répétitions des mêmes événements ou des mêmes circonstances ne sont pas plus étonnantes que dans toute autre histoire, et quant aux prétendues légendes, elles font si bien corps avec le reste de l'histoire, qu'à moins de poser *à priori* la négation du surnaturel, de la phophétie et du miracle, il faut bien les accepter.

C'est entre la mort de Nabuchodonosor et la conquête de Babylone par Cyrus, c'est-à-dire vers le milieu du vi[e] siècle avant notre ère qu'il faut placer la composition de cet ouvrage (cf. préface, p. 106 et sq.) ; quant à l'auteur, on ne peut le désigner avec certitude. La tradition juive les attribue au prophète Jérémie ; M. Clair fait valoir un à un les arguments en faveur de cette tradition, puis il conclut (p. 111) que « rien ne prouve positivement que les livres des « Rois soient l'œuvre de Jérémie, mais rien non plus, ce semble, ne « s'y oppose absolument ».

Il y a, dans les livres des Rois, un certain nombre de questions qui demandent des éclaircissements particuliers, et à cause de leur importance et à cause de l'intérêt qui s'y attache de nos jours. M. Clair les a traitées à la fin de sa préface. C'est là que l'on trouvera les dissertations sur le *Temple de Salomon, le voyage si célèbre d'Ophir, le culte des veaux d'or, les miracles d'Elie et d'Elisée ;* dans les deux premières dissertations, M. Clair a résumé le travail de M. l'abbé Vigouroux, dans son intéressante étude sur le roi Salomon.

Nous n'entrerons pas dans le détail du commentaire qui accompagne chaque chapitre et chaque verset ; M. Clair y a mis à contribution les nombreuses connaissances historiques dont il a fait preuve dans son importante préface. Ce commentaire en effet devait être avant tout historique, et la principale difficulté était la question chronologique. Aussi a-t-elle été traitée à part dans une longue et importante dissertation que suit un tableau d'ensemble de la chronologie biblique, accompagnée des synchronismes de l'histoire profane. C'est à lui qu'il faut en référer dans les passages des livres des rois où la chronologie offre quelque complication.

Nous n'avons pas encore fait de critiques, parce que nous nous sommes laissé aller au plaisir d'étudier les livres des Rois sous un guide si consciencieux et si sûr. En finissant, que M. Clair nous permette de lui signaler quelques longueurs qui rendent parfois la lecture de sa préface pénible et embarrassée. Il pourrait, croyons-nous, laisser de côté sans inconvénient les analyses parfois un peu longues qu'il fait de chaque livre ; les sommaires placés en tête de chaque chapitre y suppléeraient sans peine. Bien souvent aussi, il nous donne dans tous ses détails, pour le réfuter ensuite, point par point, tel ou tel système allemand dont l'exposition suffirait avec une courte réfutation. Ces longueurs, qui peuvent facilement disparaître, n'ôtent rien aux autres bonnes qualités de ce livre, et si nous nous sommes permis quelques critiques, c'est que nous portons le plus vif intérêt au succès du consciencieux auteur.

D. Le Hir.

5. — **178. LA SAINTE BIBLE AVEC COMMENTAIRES.** — *Le livre de la Sagesse,* introduction critique, traduction française et commentaires, par l'abbé H. Lesètre, Paris. Lethielleux. Un vol. in-8. 1880. — Prix pour les souscripteurs : 2 fr. 60. Vendu séparément : 3 fr.

Après les *Proverbes,* M. l'abbé Lesètre nous donne une étude intéressante et des commentaires instructifs *sur le livre de la Sagesse.* Nous avons dit, à propos des Proverbes, quelles étaient les qualités des commentaires de M. Lesètre ; nous n'y reviendrons pas ici, parce que nous n'aurions qu'à répéter les mêmes éloges et que les redites

sont toujours fastidieuses. Remarquons cependant qu'avec une partie didactique, il y a, dans la Sagesse, une partie historique qui comprend les derniers chapitres, à partir du xe. Pour éclairer les problèmes historiques qui s'y présentent, M. Lesètre n'a négligé ni les découvertes modernes, ni les ouvrages où elles ont été consignées et critiquées. On peut s'en convaincre en parcourant ses notes, notamment celles qui concernent la neuvième plaie d'Egypte. On peut voir aussi (Ch. VIII, v. 20) que lorsqu'il se trouve en présence d'un verset difficile, M. Lesètre ne recule pas devant les recherches et les explications. Dans ce passage où les incrédules voient une adhésion au dogme platonicien de la préexistence des âmes, l'auteur de la Sagesse veut dire que Dieu, en créant son âme douée d'heureuses dispositions, l'unit à un corps pur ; il ne dit nullement que son âme fût devenue bonne par sa conduite vertueuse dans une vie précédente, ni que Dieu l'ait unie à un corps pur pour la récompenser de ses mérites antérieurs. Telle est l'interprétation qu'en donne M. Lesètre, à la suite de M. Th. H. Martin, dans son excellent livre sur la *Vie future*.

Dans sa préface, M. Lesètre répond à un certain nombre de questions qu'on peut se poser à l'occasion du livre de la Sagesse ; par exemple, quel en est *l'auteur?* Les différents noms proposés sont passés en revue, puis successivement écartés, pour en venir à cette conclusion admise par presque tous les exégètes, qu'il faut renoncer à connaître par son nom l'auteur de la Sagesse. La question *de l'époque* est aussi traitée, et, à la suite de considérations qu'il serait trop long de rapporter ici, fixée entre les années 150 et 50 avant J.-C. Voici du reste, sur cette double question l'opinion de M. Lesètre : « On peut « affirmer, avec une probabilité aussi voisine que possible de la cer- « titude, que le livre a été écrit, vers la fin du IIe siècle avant J.-C. « ou le commencement du Ier, par un Juif d'Alexandrie versé « dans la connaissance de la philosophie grecque, mais fortement « attaché à la foi de ses pères, et plein de confiance dans la justice de « Dieu et les récompenses de l'autre vie. » (P. 10).

La partie la plus originale de la préface est une étude doctrinale du livre de la Sagesse, où M. Lesètre fait connaître la méthode de l'auteur, les lecteurs auxquels son livre s'adresse, les erreurs qu'il y combat et les points de doctrine ou d'histoire qu'il y traite. Quiconque voudra posséder à fond les livres sapientiaux devra se livrer à une étude comparable à celle que l'abbé Lesètre nous donne ici ; il peut choisir une autre méthode ou d'autres points de vue, mais il faut de toute nécessité se livrer à une étude personnelle, si l'on veut s'assimiler vraiment la doctrine des livres moraux de la Bible.

D^r LE HIR.

4. 5. — **179. SAINT GUINGALOIS,** *ses reliques, son culte et son prieuré à Château du Loir* (Sarthe), par l'abbé Charles, in-8° de 148 p. avec 9 planches. Mamers : Fleury ; le Mans, Pellechat, 1879. — Prix : 3 fr. 50.

M. l'abbé Charles déjà connu avantageusement par plusieurs travaux historiques et archéologiques relatifs au Maine, sa province natale (1), vient d'en publier un nouveau, qui a droit d'intéresser spécialement le Maine, l'Anjou et la Bretagne. Il a pour objet de retracer les annales du prieuré de saint Guingalois de Château du Loir.

On sait que saint Guingalois ou Guenolé (en latin Winwaloeus) est un des noms les plus glorieux de l'hagiographie bretonne, mais sa biographie comme celle de la plupart des autres saints bretons, présente encore beaucoup de côtés obscurs, et les choses resteront dans cet état, tant qu'on n'aura pas livré à l'impression avec notes et éclaircissements convenables sa vie par le moine Wrdisten, celle de saint Paul de Léon par Wrmenk, celle de saint Malo par Bili, celles des saints Brieuc, Tugdual, Mélor, etc., etc. heureusement retrouvées aujourd'hui (2).

M. l'abbé Charles n'avait pas évidemment pour mission de rechercher les vies inédites de saint Guennolé. Il devait se contenter de résumer brièvement d'après les Bollandistes et les autres hagiographes ce que l'on sait de plus probable sur la naissance du saint, sur les circonstances de sa vie, de sa mort et des diverses translations de ses reliques. Aussi c'est ce qu'il a fait (p. 5-12); c'est par là qu'il a commencé.

Concentrant ensuite toute son attention autour de Château du Loir, il montre d'abord comment, les reliques de Guenolé y ayant été portées, une collégiale fut fondée (1040) en l'honneur de notre saint breton, puis comment tout le pays le considéra dès lors comme un nouveau patron envoyé du ciel.

Vers 1066 la collégiale fit place à un prieuré monastique dépendant de Marmoutiers.

Suit l'historique du prieuré jusques en 1789. Les événements dignes de mémoire n'y font pas défaut. Nous y apprenons entr'autres choses que Foulques le Rechin, comte d'Anjou (1080), ayant pris Château du Loir à la suite d'un siège, s'empara des reliques de saint

---

(1) Il a publié : *Histoire de la Ferté-Bernard, Notice sur Château-Gonthier*, etc.
(2) Notre collaborateur peut parler de ce sujet en connaissance de cause. C'est lui en effet qui a retrouvé ces anciennes vies inédites. Il se propose d'en faire l'objet d'une publication intégrale, si les circonstances le permettent.
(*Note de la Rédaction.*)

Guennolé et les porta à Angers (p. 23-25). Ce ne fut que cinq siècles plus tard (1636) que Château du Loir réussit à recouvrer un ossement de son saint patron. La translation s'en fit avec une solennité extraordinaire et un immense concours de peuple. Aujourd'hui encore cette relique, la seule peut-être que l'on connaisse actuellement de saint Guenolé, continue d'être l'objet de la plus grande vénération (p. 51-55, 70).

L'érudition de M. Charles est aussi étendue que sûre et digne d'inspirer confiance : il cite dix sources pour une, s'il en est besoin, ses recherches dans les dépôts publics et privés de manuscrits et de chartes ont été nombreuses ou plutôt il ne laisse rien à glaner après lui, son style brille par la clarté et la précision : chez lui aucun de ces hors-d'œuvre si fréquents dans les travaux analogues.

Sa brochure est enrichie du texte même des principaux documents inédits qu'il a retrouvés (p. 71-130) ainsi que de 9 planches de gravures. Les archéologues et les antiquaires lui sauront gré de cette double addition, qui donne tant de prix aux ouvrages de ce genre. Les hommes religieux de leur côté lui seront reconnaissants de ce qu'il vient de tenter pour mettre mieux en lumière le nom et la gloire d'un saint si digne de mémoire.

Dom François Plaine.

4. — 180. **SAINT JOSEPH OU LA QUESTION OUVRIÈRE D'APRÈS L'ÉVANGILE,** par le R. P. At, prêtre du Sacré-Cœur. Ouvrage dédié aux Cercles catholiques de France. In-12 de xxiv-370 p. — Paris, Louis Vivès. — Prix : 2 fr. 50.

L'éloquent missionnaire du Sacré-Cœur, en publiant son livre, s'est proposé de répondre à une pensée de l'Église et à un besoin actuel. L'Église veut honorer saint Joseph ; et la providentielle floraison des œuvres ouvrières, qui depuis quelques années couvre la France, appelle des sympathies et des lumières nouvelles.

Ce livre vient donc à son heure ; il est tout à la fois un panégyrique et un manuel : le panégyrique de l'Ouvrier divin de Nazareth, le manuel des ouvriers chrétiens.

L'humble charpentier y est considéré à divers points de vue, qui, dans leur ensemble, présentent sous un jour souvent nouveau sa physionomie complète. Qu'il suffise d'énoncer les principaux chapitres : *Saint Joseph dans l'Histoire.— Saint Joseph dans l'Église.— Saint Joseph, époux de la Vierge Marie.— Saint Joseph à Nazareth. — Saint Joseph, chef de la sainte Famille. — Saint Joseph présente Jésus au temple. — Saint Joseph ouvrier. — Saint Joseph à Beth-*

léem. — Saint Joseph au milieu des épreuves. — Mort de saint Joseph.

Mais la préoccupation dominante de l'auteur, son principal mérite également, a été de faire descendre de l'auréole du Saint une lumière consolante sur toutes les questions qui se rattachent à la vie de l'ouvrier contemporain depuis son entrée dans la carrière jusqu'à sa mort. Je ne crains pas de dire qu'il y a là une mine, et que le lecteur sérieux y trouvera à chaque pas de riches filons à exploiter pour son propre bien et celui des autres.

Nous avions la pensée de faire des citations; mais, en les groupant d'une manière convenable, forcément nous aurions été long; signalons seulement les pages où l'auteur expose avec netteté, sagesse, expérience et méthode, les conséquences du déclassement, le code du mariage chrétien, le culte du foyer, les principes qui doivent présider au gouvernement de la famille et au choix des maîtres en ce qui concerne l'éducation, les conditions du travail moderne, les relations réciproques entre patrons et ouvriers, l'emploi du dimanche, les droits et devoirs politiques, le courage dans les épreuves, la mort de l'ouvrier libre-penseur et de l'ouvrier chrétien...

Un examinateur consciencieux, M. l'abbé Janvier, doyen du chapitre métropolitain de Tours, a fait déjà le meilleur éloge du livre dans un rapport adressé à Mgr l'Archevêque : « Sa logique, dit-il, est irrésistible et triomphante; son style est celui d'un maître : il en a l'image, la couleur et le relief. Habituellement net, incisif, précis, il est tour à tour piquant ou gracieux, pittoresque ou familier, plein de verve ou d'onction. Les tableaux attendrissants et les ravissantes peintures s'entremêlent aux conseils pratiques et aux ingénieux aperçus.... Nous faisons des vœux pour qu'il obtienne du public auquel il s'adresse la faveur dont il est digne...

Nous sommes personnellement reconnaissant au R. P. At de son excellent livre : c'est pour nous une bonne fortune. Chargé, en qualité d'aumônier, de donner des instructions et des conférences aux ouvriers d'un cercle catholique, nous nous proposons de prendre chacune de ces pages comme un thème lumineux et fécond, et d'en essayer régulièrement une paraphrase à nos auditeurs; nous conseillons à nos confrères d'en faire autant. Ils n'en auront, nous en sommes sûr, aucun repentir.

L'abbé H. Raymond.

TABLES

I

TABLE DES ARTICLES RELATIFS A LA Bibliographie catholique, A L'OEUVRE DES BONS LIVRES ET A DES SUJETS GÉNÉRAUX.

II

TABLE ALPHABETIQUE DES OUVRAGES EXAMINÉS.

On conçoit sans peine que le classement des livres tel que nous le donnons dans la table suivante ne saurait être absolu, c'est-à-dire qu'un ouvrage peut souvent convenir à plusieurs classes de lecteurs. Par la classification que nous employons, nous voulons surtout caractériser les ouvrages, et nous croyons qu'il serait difficile d'en donner une plus rigoureuse; mais on conçoit, par exemple qu'un livre de piété ou d'instruction religieuse conviendra à boucoup de lecteurs à la fois.

Explication des signes employés dans cette table, et qui précèdent les titres des ouvrages.

N° 1. Indique les ouvrages qui conviennent aux ENFANTS.
2. — les ouvrages qui conviennent aux personnes d'une INSTRUCTION ORDINAIRE, telles que les artisans et les habitants des campagnes.
3. — les ouvrages qui conviennent aux JEUNES GENS et aux JEUNES PERSONNES. — Le titre de l'ouvrage indique souvent qu'un livre convient plus particulièrement à un jeune homme ou à une jeune personne.
4. — les ouvrages qui conviennent aux personnes d'un AGE MUR, aux PÈRES et aux MÈRES de famille, à ceux qui sont chargés de l'éducation des autres.
5. — les ouvrages qui conviennent aux PERSONNES INSTRUITES, qui aiment les lectures graves et solides.
6. — les ouvrages de CONTROVERSE, de DISCUSSION RELIGIEUSE ou PHILOSOPHIQUE.
*. — les ouvrages d'INSTRUCTION RELIGIEUSE, ASCÉTIQUES et de PIÉTÉ.
†. — les ouvrages qui conviennent particulièrement aux ECCLÉSIASTIQUES.
A. — les ouvrages qui conviennent à TOUS LES LECTEURS.
Y. — les livres absolument MAUVAIS.
M. — les ouvrages MÉDIOCRES, même dans leur spécialité.
R. *Placée après un chiffre*, cette lettre, qui n'est qu'un signe de prudence, indique que, pour la classe de lecteurs spécifiée par le chiffre ou par les chiffres précédents, l'ouvrage en question, quoique bon ou indifférent en lui-même, ne peut cependant, à raison de quelques passages, être conseillé ou permis qu'avec *réserve*.
Y. *Placée après un chiffre*, cette lettre indique un livre *dangereux* pour le plus grand nombre de lecteurs de la *classe spécifiée*, et qui ne peut être lu *que par quelques-uns*, et pour des raisons *exceptionnelles*.

NOTA. Un petit trait (—) placé entre deux chiffres indique que l'ouvrage classé par ces chiffres convient aussi à toutes les classes intermédiaires ; ainsi, 1—6 veut dire que l'ouvrage convient aux lecteurs des classes 1 à 6, soit 1, 2, 3, 4, 5 et 6.

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

K

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

V

III

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

C

D

E

F

G

H

V

Z

W

1549. — ABBEVILLE. — TYP. ET STÉR. GUSTAVE RETAUX.